

# Aila et la Magie des Fées

La saga d'Aila



Tome I

Catherine Boullery

UP  
bisher

# **Aila et la Magie des Fées**

## **Catherine Boullery**

La saga d'Aila :

Tome I Aila et la Magie des Fées (février 2012)

Tome II : La Tribu Libre (décembre 2012)

Tome III L'Oracle de Tennessee (décembre 2013)

[UPblisher.com](http://UPblisher.com)



À *Angélique*  
sans qui ce livre n'aurait jamais existé

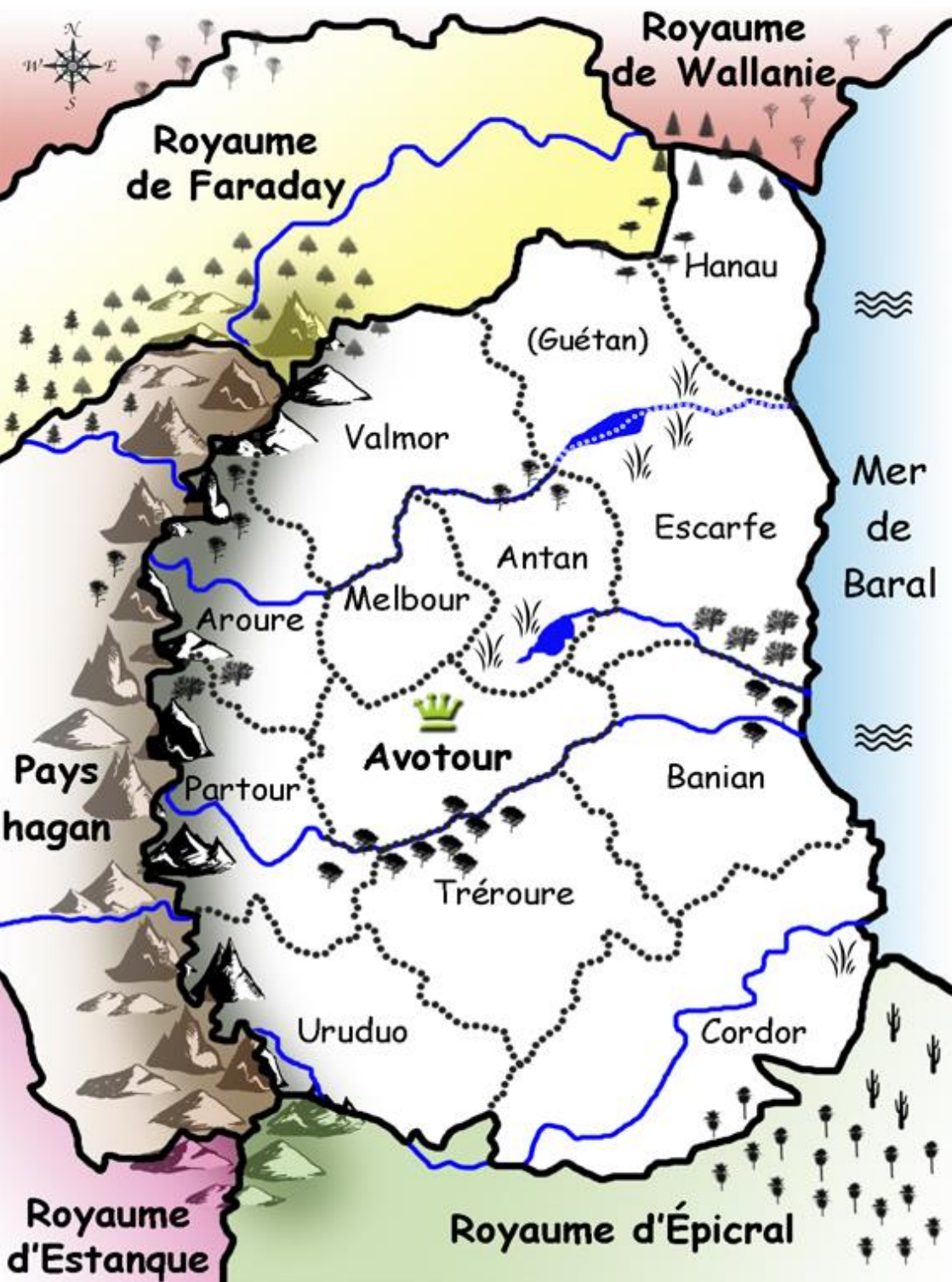
À *Anne-Claire*  
dont l'enthousiasme m'a portée tout au long de l'histoire

À *Didier*  
qui m'a toujours soutenue dans mes projets, même les plus  
fous...

À *mes amis : Valérie, Olivier, Marie-Paule, Emmanuelle et  
tant d'autres*  
qui m'ont encouragée

À *mes enfants, Florian, Virginie, Alicia et à ma famille*  
que j'aime

# Le Royaume d'Avotour



# Prologue

Toutes les histoires ne commencent pas de la même façon, sauf les contes de fées, alors...

Il était une fois le pays d'Avotour où il faisait bon vivre. Bordée à l'ouest par la montagne et bercée à l'est par la mer, cette contrée bénie reflétait un juste équilibre en toutes choses : le chaud et le froid, les plaines et les vallons, les prés et les forêts. La légende racontait que, pendant des siècles, les fées y avaient vécu en harmonie avec les hommes, et cette entente aurait pu durer pour l'éternité grâce au respect d'une seule et unique règle : l'amour entre une fée et un homme ne pouvait exister. Malheureusement, ce qui était défendu arriva : un regard suffit à deux êtres égarés pour s'aimer et transgresser l'interdit absolu. Fées, familles et amis cherchèrent à les séparer, mais sans aucun succès. Les amants connaissaient pourtant la fin terrible qui les attendait, le corps de l'un distillant un poison à l'autre, mais ils la préférèrent à une vie où ils ne seraient plus unis. Isolés, désavoués, ils finirent par s'enfuir, quittant leur pays pour un lieu lointain et perdu où, de leur amour illicite, naquirent des jumeaux. Conscients de leur condamnation par le mal qui les rongeaient de l'intérieur et empirait chaque jour, alors, tant qu'ils le pouvaient encore, ils embrassèrent leurs descendants une dernière fois, les confièrent à la Terre, puis, main dans la main, avancèrent dans l'eau d'un lac noir pour y mourir ensemble. Ainsi s'acheva cet amour interdit. Mais se doutaient-ils qu'ils venaient de bouleverser l'avenir de façon irréversible ?

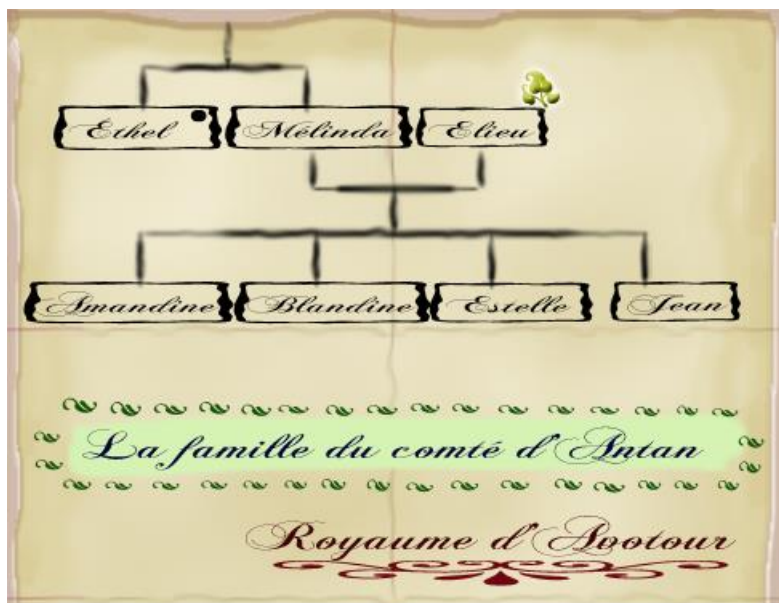
Les fées et les hommes d'Avotour, qui les recherchaient depuis leur fuite, ne retrouvèrent que leurs corps sans vie, au fond du lac, enlacés à tout jamais. D'une pensée, les fées cristallisèrent les deux amants en hommage à leur passion, en dépit de la folie dont elle était empreinte, pour que jamais un tel drame ne se reproduisît entre les deux peuples. Des bébés, personne ne trouva trace ; ce fut comme s'ils n'étaient jamais nés. Peut-être étaient-ils finalement morts du même mal que leurs parents...

À la suite de ce triste événement, au pays d'Avotour, il fut conté qu'hommes et fées prirent une grave décision : elles continueraient à vivre près d'eux pour les protéger, mais deviendraient invisibles à leurs yeux, évitant ainsi toute nouvelle tentation. Il fut également dit qu'un jour les fées reviendraient parmi les hommes afin de sauver le monde quand elles auraient donné leur pouvoir en héritage à un être humain.

Et la vie poursuivit sa course, insensible à cette douloureuse séparation... En Avotour, les fées avaient disparu depuis trop longtemps et ses habitants avaient fini par oublier tout le bien qu'ils leur devaient. D'elles ne restèrent que des légendes infinies, de celles que les troubadours contaient dans les auberges ou sur les places publiques, dans le silence curieux et recueilli de la population. Ainsi, le temps effaça tout souvenir des mémoires et seuls quelques rares exaltés continuèrent à croire en leur existence. Comme le symbole d'une époque révolue, elles n'apparurent plus que dans la devise du royaume : « Pays des fées, Avotour fut, est et sera » et dans quelques expressions populaires.

Alors qu'un terrible danger étendait son ombre sur la Terre, sous la forme de mille tentacules d'une noirceur effarante,

notre histoire commença : celle d'une jeune fille comme les autres, ou presque, mais que quelqu'un, quelque part, avait retenue pour un destin exceptionnel. La journée se terminait et Aila était assise sur une pierre. Elle était assez grande pour son âge et ses cheveux noirs, nattés en une longue tresse, tombaient dans son dos, tandis que des larmes bordaient ses yeux aux pupilles sombres. Du haut de ses seize ans, elle portait sur ses épaules un fardeau bien trop lourd pour une si jeune demoiselle. Comment avait-elle réussi l'exploit de naître en perdant tout ? Et comment pourrait-elle réparer le tort qui lui avait été causé ? Être la fille d'un des combattants les plus valeureux du royaume d'Avotour et ne pas exister à ses yeux constituait sa triste réalité... Son père, Barou Grand, était un géant à la barbe rousse et au regard bleu, un homme aussi haut que large, animé par une force herculéenne. Vingt ans auparavant, un petit groupe de Hagans, barbares sanguinaires d'un pays frontalier prêts à les envahir, attaqua le carrosse qui transportait Mélinda, la châtelaine d'Antan — un comté d'Avotour — et sa dame de compagnie, Efée. Le hasard décida que, Barou, passant par là entouré par une poignée de compagnons, fut celui qui les avait secourues. À neuf contre vingt, ce colosse trucidait à lui seul dix guerriers hagans sous les regards épouvantés, mais émerveillés de ces dames, alors qu'il ne voyait que les yeux noirs et brillants de l'une d'entre elles, une jeune femme brune au sourire enchanteur. Après les avoir mises en sécurité, il remporta les combats déterminants des dernières grandes batailles qui sauvèrent Avotour. Les hommes qui combattaient à ses côtés l'auraient suivi les yeux fermés, même dans la mort, tandis que sa valeur et son courage devenaient les plus beaux symboles du pays. L'histoire retint que l'amour porta le futur grand héros à vaincre les Hagans, qui se tenaient tranquilles depuis cette victoire. Il ne lui resta plus ensuite qu'à gagner le cœur de la demoiselle aux prunelles sombres.



Honoré pour ses exploits par le roi et Avotour, il reçut en récompense un titre et un manoir qu'au lieu d'occuper il mit en fermage pour partir s'installer à Antan et courtiser Efée. Cette dernière ne tarda pas à succomber, avec grâce, à cette cour discrète et attachante, puis à l'épouser six mois plus tard avec la bénédiction des châtelains du comté, Elieu et Mélinda. Ils demeurèrent au château où Barou fut nommé maître d'armes, pour la plus grande fierté de tous ses habitants. Sa célébrité attira de jeunes seigneurs en quête de reconnaissance, amenant le héros à créer une école destinée à les former. Petit à petit, un immense terrain d'entraînement fut érigé à Antan, qui s'enrichit par la suite d'un manège, puis d'un champ de courses, afin de satisfaire tous les besoins. Comme quoi il fallait peu de choses pour que le bonheur devînt réalité... Quelle fille ne serait pas fière d'avoir un père comme celui-ci ?



Aujourd'hui, sa vie semblait sans avenir à Aila. Et pourtant, tout aurait pu devenir tellement merveilleux : enfant désiré, enfin, en apparence, une mère dévouée et adorable, un père impatient de chérir son héritier qui fut, de fait, une héritière... Et là, tout bascula : à l'instant où il découvrit qu'elle n'était qu'une fille, Aila disparut de son existence comme si elle n'était jamais née. Sur le moment, Efée, fatiguée par l'accouchement, n'avait pas compris à quel point la cassure se révélait irrémédiable. Elle avait fait de son mieux, par la suite, pour entourer son enfant d'amour, espérant ainsi compenser l'attitude déconcertante de son mari. Autour d'elle, elle avait sollicité toutes les personnes qu'elle appréciait pour protéger sa fille, déniée par son père. Mélinda, la châtelaine d'Antan, la prit régulièrement avec ses enfants, comme un des siens. Hamelin, le mage du château, devint son précepteur. Lui qui ne s'intéressait à rien d'autre qu'à ses grimoires avait été séduit par ce bébé. Séduit était-il le terme approprié ? Interloqué ? Fasciné ? Toujours était-il que ce fut probablement la seule fois de sa vie où il vint tapoter avec douceur la tête d'un nouveau-né, le regard empreint d'une gravité soudaine. Et, surtout, il y eut Bonneau, son oncle, le frère de son père qui, jour après jour, prit sa petite nièce un peu plus à l'abri de son aile.

Efée, partagée entre deux amours, ne comprenait pas comment Barou pouvait se conduire en mari enflammé, tendre et prévenant, alors que, simultanément, il affichait une indifférence insoutenable dès qu'il s'agissait de sa fille. Tandis qu'elle se remettait péniblement de la naissance, elle percevait le déchirement que représentait pour son époux l'absence d'héritier mâle. Loumie, l'accoucheuse d'âmes, lui avait, avec la plus grande fermeté, déconseillé une autre grossesse, mais Efée y songeait pour rétablir l'équilibre qui avait disparu dans sa vie. Elle voulait une famille, une vraie, avec un père pour ses enfants. Que s'était-il donc passé dans la tête de cet homme,

droit et honnête, pour en arriver à rejeter son unique fille ? Essayant une nouvelle fois d'en découvrir la raison, elle avait poussé suffisamment loin la discussion pour que Barou bloquât définitivement toute tentative d'en parler plus avant. Elle ne l'avait jamais vu dans cet état, animé d'une colère glaciale et tranchante, incontournable, insurmontable. Alors, une bonne année après la naissance d'Aila, malgré les réticences de son mari et l'opposition farouche de Loumie, elle tomba de nouveau enceinte, l'espoir vibrant au fond de son cœur de tout réparer en accouchant enfin d'un garçon.

La vie quotidienne d'Efée s'était naturellement divisée en deux. Quand le soir venait, elle confiait sa fille à son oncle, tandis que, dans la journée, elle s'en occupait pendant que son époux assurait son rôle de maître d'armes. Il était son champion et excellait dans tous les types de combats. Aucune arme blanche ne recelait de secrets pour lui et il était un combattant à mains nues hors pair. Vénéré par ses élèves, respecté par ses pairs, ce héros n'attendait qu'un fils pour marcher dans ses traces. Efée le savait, elle lui donnerait ce garçon tant espéré ! Après, tout irait mieux. Au fur et à mesure que sa grossesse avançait, elle se sentait de plus en plus épuisée et Loumie, inquiète, lui rendait visite fréquemment pour évaluer son état. Quand la future mère ne réussit plus à se lever, Mélinda vint prendre de ses nouvelles chaque jour, récupérant Aila pour la ramener parmi ses enfants. Bonneau, lui aussi très présent, soulageait Efée : il emmenait la petite fille s'occuper des chevaux en la fixant sur son dos avec une pièce en cuir qu'il nouait sur sa poitrine. Cette façon de procéder fit sourire tous ceux qui le croisèrent, mais personne ne s'en moqua. Tous respectaient cet oncle qui se comportait mieux qu'un père.

Bonneau, frère de Barou, ne lui ressemblait pas. Certes grand, il n'avait rien d'un colosse. Il avait hérité d'une teinte de cheveux plus sombre que celle de son frère et d'une carrure plus modeste qui ne l'empêchait pas de l'égaliser en force. Comme lui, il avait développé une agilité extraordinaire, doublée d'un impressionnant sens de l'équilibre. En sa compagnie, une des premières chutes d'Aïla se termina dans un magnifique tas de fumier bien frais, au profond désespoir de l'oncle. Cependant, il se débrouilla tout seul pour la nettoyer des pieds à la tête et la rendit à sa mère propre comme un sequin neuf... Quand l'histoire, qui circula autour du château, revint aux oreilles d'Efée, elle commença par sourire avant d'éclater de rire. Elle eut l'intime conviction que sa solution de rechange était la bonne et que Bonneau deviendrait l'homme de la situation. Sa détermination à protéger Aïla s'en trouva alors renforcée.

Quand arriva le moment de la naissance, Aïla venait de fêter ses deux ans et demi. En digne futur père, Barou se précipita au chevet de sa femme et ne la quitta plus, malgré Loumie qui ne cessait de le houspiller. Par les fées, un homme n'avait rien à faire là ! Mais, bon gré, mal gré, elle fut bien obligée de tolérer sa présence, car il voulait rester à tout prix. Enfin, le fils tant attendu naquit et le couple savoura un bonheur inoubliable. Barou resplendissait et Efée sentit l'espoir renaître en elle avec l'arrivée de ce petit garçon. Pour sa part, Loumie se montrait plus taciturne que jamais. Cependant, comblés, les nouveaux parents ne prêtèrent aucune attention à son mutisme marqué.

En une seule nuit, Efée perdit toutes ses illusions ; la naissance d'Aubin n'avait rien changé à l'attitude dédaigneuse de Barou envers sa fille qui ne représentait pas plus aujourd'hui qu'hier, et elle en ressentit un désespoir profond.

Elle adorait son mari, mais sa réaction créait une blessure insupportable dans son existence qu'il ne paraissait ni entendre, ni comprendre. Elle se sentait si fragile qu'elle décida que, dès maintenant, elle devait agir pour le bien d'Aila. Malgré sa faiblesse, elle écrivit plusieurs lettres, ses enfants à ses côtés, pour profiter de leur présence tant qu'elle le pouvait encore. Toute à son projet, elle reçut Mélinda, puis Bonneau et, enfin, Hamelin. Le déclin de ses forces ne l'empêcha pas de passer avec chacun beaucoup de temps à convaincre et planifier. Son élocution devenait difficile, sa respiration hachée, mais elle se devait d'achever sa démarche : l'avenir de sa fille était en jeu. Au désespoir de voir l'état de la dame de son cœur se dégrader chaque jour davantage, Barou désertait ses heures d'entraînement pour être à ses côtés. Personne n'aurait songé à lui en adresser le moindre reproche, tant leur amour était cité en exemple en Avotour. Pour éviter des croisements critiques, Efée avait chargé Loumie, si présente auprès d'elle, d'escamoter Aila avant chacune des arrivées de son père. Une paix apparente au sein du foyer fut ainsi préservée...

Efée augurait sa mort proche, c'était juste une question d'heures... Elle avait réalisé tout ce qu'elle pouvait pour Aila, mais son cœur n'en battait pas avec plus de légèreté pour autant, car elle abandonnerait son mari, ses enfants, dont sa fille qui avait tant besoin de sa tendresse. Comment Aila, qu'elle chérissait, arriverait-elle à grandir en force et en confiance malgré l'ombre de Barou ? Quand la vie ne tint plus qu'à un souffle dans sa poitrine, Efée jeta un dernier regard vers l'homme qu'elle avait aimé plus qu'elle-même, sa main posée sur la sienne, sourit à Aubin que Barou berçait dans ses bras, et pressa contre elle une poupée de chiffon, cachée sous les couvertures, symbole de l'amour qu'elle éprouvait pour sa

filles. Soudain, sa lumière intérieure s'éteignit, plongeant le cœur de ceux qui l'estimaient dans de profondes ténèbres...

Le château porta son deuil, tandis que la douleur terrassait ce géant de Barou, avec cruauté. Cependant, entouré par ses amis et serrant son fils contre lui, il décida de poursuivre sa route pour son enfant, dans la mémoire de sa merveilleuse femme.

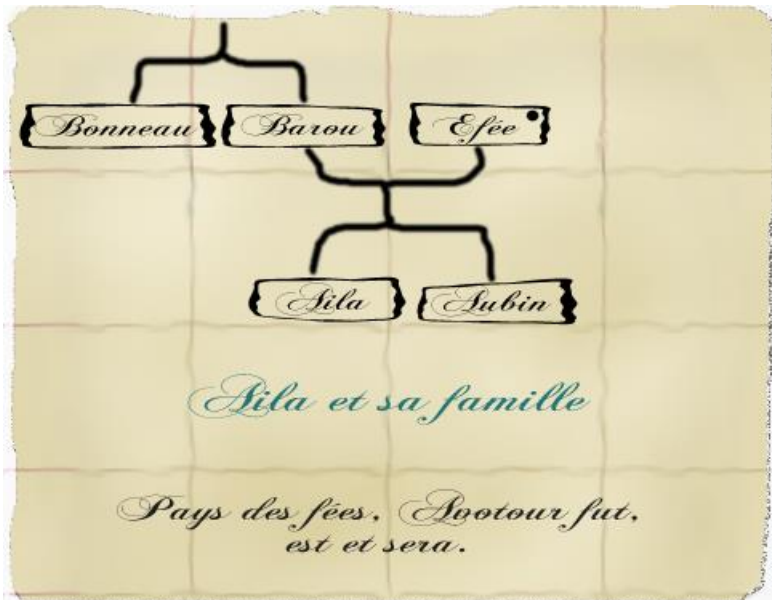
Définitivement chassée de l'habitation familiale, Aila s'installa chez Bonneau, dans la maisonnette attenante aux écuries. Elle essayait de comprendre avec son cœur de petite fille de presque trois ans où était passée sa maman, pourquoi elle avait un frère avec lequel elle ne vivait pas et un père qui ne la regardait jamais. Comme elle ne trouva aucune réponse, elle se renferma sur elle-même et cessa de parler. Pourtant, son oncle se dévoua pour sa nièce, mettant tout en œuvre pour qu'elle se sentît chez elle. Dans son unique pièce, il lui aménagea une chambre, séparée de la partie commune grâce au paravent offert par Mélinda. Pour la meubler, il lui donna son lit et son armoire. Ensuite, après avoir percé un trou dans le plafond, il se créa un minuscule endroit dans les combles pour y dormir, accessible par une échelle. Chaque jour, il prenait soin d'elle comme s'il s'agissait de sa propre fille, la nourrissait, l'habillait, la sortait. Elle l'accompagnait lorsqu'il s'occupait des chevaux ou qu'il s'entraînait au kenda, un bâton de combat peu répandu comme arme au royaume d'Avotour. Il passait ainsi des heures le soir à répéter inlassablement des figures qu'il réalisait même en chevauchant, sous le regard attentif d'Aila qui ne se plaignait jamais. De fait, elle n'en perdait pas une miette, enfin, quand elle ne s'endormait pas à même le sol, vaincue par la fatigue. Il lui apprit à monter à cheval, à les dresser et à les soigner. Il lui enseigna les herbes,

les mélanges, les massages et, sans un mot, elle retenait et reproduisait.

Hamelin, le mage, éprouva plus de difficultés pour s'habituer à donner des cours à une enfant qui demeurerait silencieuse pendant l'apprentissage de la lecture. Cependant, quand elle levait ses grands yeux, aussi noirs que ceux de sa mère, où brillait cette immense lueur d'intelligence, il savait que son mutisme ne l'empêchait pas de comprendre. Alors, il continuait ses leçons comme si de rien n'était. Il vérifiait de temps à autre ce que signifiait son regard avant de poursuivre ou de recommencer. Elle apprit très vite à écrire et à calculer. Il lui donna des livres à lire pour une semaine qu'elle lui rapportait le lendemain ou le surlendemain. S'il fut plus que surpris de sa rapidité à déchiffrer et à acquérir tout concept, il en accepta l'idée et lui offrit son enseignement avec enthousiasme. Lui, que les enfants agaçaient passablement avec leurs intarissables bavardages et leur aptitude prononcée à ouvrir la bouche pour brasser de l'air, se trouvait plus qu'heureux de cette petite fille qui se taisait... Il décida de partager tout son savoir et entreprit de lui inculquer ses connaissances sur les plantes, l'anatomie, les langues des différents pays voisins, l'histoire, les sciences, les lois et tant d'autres notions et expériences qui le passionnaient. Impassible, elle le suivit dans les dédales de son érudition, même, lorsqu'emporté par un sujet, il sautait du coq à l'âne.

En dépit de son silence, Aila était acceptée de tous et aussi appréciée ; elle grandissait, serviable et agréable, malgré de rares sourires... Tout en le regrettant, chacun mettait son mutisme sur le compte de toutes les épreuves qu'elle avait traversées. Seuls les élèves de son père la rejetaient sans sourciller. Ils avaient choisi leur camp, celui de Barou et, si leur maître ne voulait pas d'elle, c'était qu'elle n'en valait pas la

peine ! Il ne fallait pas qu'elle approchât la zone d'entraînement de trop près: elle y recevait railleries et quolibets auxquels elle ne pouvait répondre. Mais c'était plus fort qu'elle. Elle cherchait à entrevoir son père, ce héros, et à voir grandir Aubin qui ne quittait pas son géniteur d'une semelle. Il se comportait comme son ombre, mais en plus petit... Si son frère faisait de son mieux pour imiter Barou, Aila, rien qu'en le regardant, était persuadée qu'il n'en révélerait jamais le même talent. D'où tenait-elle cette certitude ? Elle l'ignorait, mais, pour elle, Aubin ne manifestait pas cette énergie rayonnante que dévoilait l'âme des grands...



# Chapitre 1

La vie d'Aila prit un tour différent lorsqu'elle eut douze ans. D'abord, parce qu'un jeune apprenti de Barou, Dudau de son prénom, environ une quinzaine d'années, pédant, coureur et vaniteux, la croisant dans un coin isolé, se mit en tête que ce serait plutôt drôle de lui faire son affaire d'une façon ou d'une autre. Aila n'apprit jamais vraiment ce qu'il cherchait à perpétrer avec la petite fille qu'elle était à l'époque, mais cela ne l'empêcha pas de s'approcher d'elle, un sourire narquois et conquérant aux lèvres. Soudain, il entendit derrière lui une voix d'enfant s'exclamer avec le plus de fermeté possible :

— Ne la touche pas !

Dudau se retourna pour découvrir Aubin, pas même dix ans, en position de combat ! Éclatant d'un rire moqueur, il s'avança vers lui, oubliant l'espace d'un instant que ce gamin-là était le fils de Barou. C'était un des défauts de cet être suffisant, réfléchir n'était pas son fort... Son frère fonça comme un boulet et se retrouva étendu au sol par un crochet impeccable de son adversaire : dur apprentissage de la vie... Dudau était orgueilleux et stupide, mais également costaud et efficace. Tout aurait pu s'achever ainsi, mais le grand dadais, qui devait vouloir régler un vieux compte avec Aubin, se mit à le bourrer de coups de pied, alors que ce dernier se roulait à terre. À nouveau, Dudau entendit une voix derrière lui, cette fois-ci sourde et rauque :

— Arrête immédiatement !

Il se retourna et vit Aila arriver vers lui, ses jupes retroussées. Un sourire concupiscent s'afficha sur son visage



avant de virer rapidement en grimace douloureuse. D'un coup de pied bien ajusté dans l'aine, elle le plia en deux. Puis, remontant de toutes ses forces ses deux mains réunies, elle lui cogna le menton avec une vigueur dont elle ne se croyait pas capable, et selon toute apparence, Dudau non plus. Il s'affaissa sur ses genoux. Elle le frappa sur la nuque et termina d'un coup de pied en pleine tête, avant que l'apprenti, plus que sonné, s'écroulât sur le sol. Elle resta un moment immobile, cherchant à reprendre le contrôle de son cœur qui battait la chamade et l'usage de ses jambes qui, tout d'un coup, se dérobaient. Elle s'avança en tremblant vers Aubin qui regardait la scène, incapable de bouger, mais conscient, et s'agenouilla. D'abord, de ses mains, elle palpa la colonne vertébrale de son frère en remontant en douceur vers le cou pour déceler d'hypothétiques hématomes ou déplacements. Elle avait tellement procédé ainsi avec les chevaux qu'elle le réalisa naturellement. Puis elle parcourut chacun des membres pour s'assurer que son défenseur n'avait rien de cassé, tandis qu'il suivait des yeux chacun des gestes de sa sœur. Elle saisit ensuite son visage à deux mains pour vérifier la mâchoire et la boîte crânienne.

— Peux-tu te relever si je t'aide ? demanda-t-elle, la voix incertaine.

Il acquiesça, encore incapable de parler. Bien mal lui en prit, car une douleur aiguë irradiait dans son crâne, lui donnant envie de vomir. Ils durent attendre un moment que le martèlement de la tête d'Aubin se calmât, avant que, soutenu par Aila, son frère arrivât à se redresser. Il n'alla pas loin. La dizaine de mètres parcourus suffirent à son estomac pour se contracter et Aubin, accroché au bras d'Aila, en vida son contenu. Malgré son état, il lui vint l'idée saugrenue que faire la connaissance de sa sœur en se faisant battre, puis en vomissant, était fort éloigné de tout ce dont il avait pu rêver...

— Tu as été très courageux. Merci, Aubin, lui dit-elle.

La voix d'Aïla semblait un murmure après toutes ces années de silence et deux ou trois larmes se mirent à couler de ses yeux, elle n'était qu'une petite fille de douze ans, après tout... Toujours incapable d'articuler un mot, il se contenta de lui serrer la main avec tendresse, heureux de voir, sur les lèvres de sa sœur, naître un sourire timide, que, malheureusement, il ne put lui rendre.

Le trajet vers l'écurie, l'un contre l'autre, leur parut très long et, par bonheur, ils ne croisèrent personne... Elle l'installa dans la pièce du fond et revint avec une pommade qu'elle étala avec légèreté sur les parties de son visage qui se teintaient de nuances violettes.

— Je te donne le pot. Pour l'instant, applique la crème trois fois par jour, précisa-t-elle. Une fois la sensibilité de l'hématome atténuée, tu masseras en profondeur et ta peau reprendra rapidement sa couleur normale. Et puis tu pourras en mettre également sur tes autres contusions.

Elle lui sourit à nouveau et il articulait avec peine un merci quand ses yeux, discernant une forme derrière Aïla, s'agrandirent. Sa sœur remarqua son expression et, sans même se retourner, murmura :

— Bonjour, Bonneau, peux-tu me dire où est rangée la liqueur de Maël ?

— Là-haut, sur l'étagère de la maison.

— Je vais la chercher, expliqua-t-elle avant de disparaître de la pièce, laissant seuls Bonneau avec Aubin.

— Que t'est-il arrivé mon garçon ? demanda l'oncle des enfants, en s'accroupissant près de lui.

Son neveu déglutit, tandis que, reprenant les mêmes gestes qu'Aïla, Bonneau palpait chaque partie de son corps.

— Dudau ! Il a voulu agresser ma sœur.

— Et tu l'as battu ?

Aubin remarqua le regard appréciateur de Bonneau, alors que, derrière lui, il croisait l'expression affolée d'Aila qui venait juste de revenir et qui semblait l'implorer de ne pas la mentionner.

— Non, ce n'est pas moi, souffla-t-il, tout en baissant les yeux.

— C'est moi qui l'ai mis à terre, avoua-t-elle.

Son oncle, interdit, se retourna et la scruta avec un froncement de sourcils.

— Ah ! se contenta-t-il de dire.

Puis, s'adressant à son neveu, il ajouta :

— Il faudra trouver une histoire bien ficelée pour éviter les ennuis avec Barou... Dudau t'a rossé et je suis intervenu. Nous en resterons là, pas la peine de mentir davantage. Je crois que Dudau préférera cette version à celle de s'être fait battre par une fille de trois ans sa cadette. De toute façon, Barou n'aimera pas cette anecdote et ce garçon ne fera pas de vieux os ici...

— Tiens, Aubin, voici une liqueur contre la douleur, expliqua-t-elle, en s'approchant de lui. Il en faut très peu, une petite cuillère, quatre fois par jour. Ne l'utilise que lorsque tu as très mal, car elle endort.

— Viens, mon garçon, dit Bonneau en se levant, je te ramène à Barou. En chemin, tu me guideras vers Dudau, je le récupérerai au passage.

Aubin, aidé ce coup-ci par son oncle, se redressa et lança un regard plein de regret vers sa sœur.

— Adieu, Aubin, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

— Non, pas adieu, Aila. À partir d'aujourd'hui, je reviendrai te voir. Je te le promets.

Chancelant sur ses jambes, le garçon repartit, avec le soutien de Bonneau.

Tout le monde, y compris Barou, goba l'histoire. Dudau fut renvoyé sur-le-champ, omettant de signaler qu'il avait tenté

d'agresser la jeune fille et qu'elle l'avait mis hors service pour le compte.

La vie se poursuivait comme à son habitude, mais de manière bizarre et à intervalles réguliers, elle sentit le regard de son oncle s'attarder sur elle. Il n'avait posé aucune question à la suite de la bagarre, mais elle savait bien qu'il s'interrogeait. Elle fut sur le point d'aller s'expliquer avec lui. Néanmoins, habituée au silence, elle retourna dans son mutisme. Ainsi, personne n'apprit, à part Bonneau et Aubin, qu'elle avait reparlé...

Quelques mois plus tard, un matin, juste au premier rayon de soleil, alors qu'elle se promenait avant de regagner le château, Aila entendit un bruit derrière elle et, faisant demi-tour, découvrit son frère qui s'approchait.

— Bonjour, Aila ! Je pensais revenir te rendre visite plus tôt !

— Aubin ? Que fais-tu là ?

— Les entraînements sont repoussés et ne commencent que dans une heure... Je disposais d'un peu de temps devant moi, alors, en te voyant partir, je me suis dit que je pouvais bien sauter sur l'occasion de discuter avec toi. Je n'ai pas pu depuis..., enfin, depuis Dudau. Père ne me lâche plus d'une semelle. Avant, je passais mes journées à le suivre à la trace comme si j'avais peur de le perdre et, maintenant, c'est son tour, alors que je voudrais pouvoir prendre un peu le large...

— Tu t'exprimes plus que la première fois que nous nous sommes rencontrés !

— Sûr, ma mâchoire fonctionne de nouveau ! Et toi, tu n'as mis personne au courant que tu avais renoncé au silence, apparemment...

Modérément sur la défensive depuis l'arrivée d'Aubin, Aila se relâcha :

— Exact, il est plus facile de se taire...

— ... que d'exprimer ce que l'on ressent ? Je sais...

Ils se sentaient tous les deux maladroits ; ils se détaillaient comme s'ils se voyaient pour la première fois, ce qui était presque le cas, se découvrant sans oser se rapprocher l'un de l'autre.

— Pourquoi veux-tu me connaître ? questionna Aila. Je ne dois pas faire partie des sujets de discussion préférés de ton père...

— Tout à fait, et il est inutile d'aborder ce problème. Malgré tout, tu es ma sœur... Et puis tous mes camarades parlent de toi ! Ma curiosité m'a poussé à savoir qui tu étais et pourquoi tu n'appartenais pas à ma vie.

— Ce n'est pas moi qui te l'apprendrai, je n'en ai aucune idée... Je crois qu'il est devenu ainsi le jour de ma naissance et tout le monde ignore pourquoi ou n'a daigné me le dire.

— Quelle bêtise ! Père aurait tenu un bien meilleur combattant que moi pour lui succéder, t'es fabuleusement forte pour te bagarrer !

Il poussa un grand soupir de tristesse et haussa les épaules de dépit.

— Oh ! t'es pas si mauvais que ça, mais, avec ta peur de blesser tes camarades, ça ne peut pas marcher, expliqua Aila d'une voix douce.

— Et comment tu sais cela ? relança-t-il, avec une pointe d'agressivité dans le ton.

— Parce que tu as aussi piqué ma curiosité et je voulais te voir. Tu es rapide et efficace... Tu pourras acquérir la force qui te manque avec de l'entraînement, mais te battre ne t'emballa pas vraiment et cela se sent...

— Alors que toi, t'as envie d'en découdre ! répliqua-t-il, moqueur.

— Oui, j'ai emmagasiné assez de haine pour cela !

Aila serra les dents.

— Oh !... Je comprends, je suis désolé. Je dois repartir maintenant, mais nous nous reverrons dès que je le pourrai, ajouta Aubin.

— Je te fais confiance et... j'en serai heureuse.

Ils se sourirent en se quittant. Ce fut ce jour-là qu'elle décida définitivement de reparler.

Le deuxième événement majeur advint deux ans plus tard. Bonneau devait transmettre un message important et revenir très rapidement avec une réponse. À nouveau, le pays frémissait sous de nouvelles querelles, intestines cette fois. Le courrier recelait un pacte de non-agression et de protection mutuelle entre Antan et le comté voisin de Melbour, ainsi que leur promesse d'allégeance au roi Sérain d'Avotour. C'était un premier pas essentiel pour lutter contre d'autres territoires, prêts à se retourner contre le royaume. L'oncle avait emmené sa jeune nièce, devenue une cavalière émérite, et en avait profité pour récupérer un nouveau kenda chez un marchand spécialisé de Melbour, la ville principale du comté du même nom. Il connaissait l'importance du courrier, mais n'avait pas envisagé, comme personne au château, que cette simple alliance aurait suscité autant de réactions. Sur le chemin du retour, à un jour de route d'Antan, ils se retrouvèrent encerclés par sept mercenaires, certains de les écraser sans le moindre problème. Comme Aila transportait le message destiné à Elieu, Bonneau lui proposa de s'enfuir, tandis qu'il les retiendrait.

« Non ! », fut sa seule réponse, avant d'ajouter de manière énergique :

— Passe-moi le nouveau kenda. Je devrais pouvoir faire quelque chose avec.

Il s'en saisit et le lui lança avant de s'emparer du sien. Le chef de leurs adversaires ricana.

— Tu crois pouvoir faire quoi avec ton petit bâton ?

— On y va, Bonneau ?

Son oncle faillit lui demander si elle se sentait sûre d'elle, mais il s'abstint, optant délibérément pour la confiance.

— On y va, Aila.

Tous deux poussèrent un cri sauvage, puis, éperonnant leurs chevaux, foncèrent sur les mercenaires qui leur barraient le passage. L'effet de surprise fonctionna. Leurs adversaires, stupéfaits, virent un vieux balourd et une fillette fondre sur eux à toute vitesse. Certains comprirent bien vite, et trop tard, leur douleur quand, d'un coup de kenda, ils se retrouvèrent à terre, piétinés par les montures nerveuses. À la première charge, Bonneau en dégomma deux et Aila, un. Le cercle rompu, l'oncle et sa nièce prirent la poudre d'escampette au grand galop. Le chef, sûrement le plus intelligent de la bande, s'était écarté de la bagarre. Rapidement, il regroupa ses hommes, les trois qui lui restaient, puis partit avec eux à la poursuite des fugitifs. Conscients de ne disposer que d'une avance relative, ces derniers forcèrent l'allure. Cependant, à ce train d'enfer, leurs chevaux fatigués ne tiendraient plus très longtemps et les mercenaires ne tarderaient pas à les rattraper ; il fallait trouver une autre solution...

— Bonneau, par là ! cria Aila qui lui montrait un mur de végétation, sur leur flanc droit.

Ils dissimulèrent les montures derrière un bosquet, puis elle sortit un arc qu'elle assembla à toute vitesse, preuve d'une expérience ancienne, et se positionna pour tirer sur leurs ennemis, sous le regard médusé de son oncle.

— Tu peux me donner les flèches, je n'ai pas le temps d'installer mon carquois, demanda-t-elle, lui désignant les six qui dépassaient de son sac.

Bonneau acquiesça. Concentrée, elle décocha une première fois, réarma en un clin d'œil la flèche tendue par son oncle et deux des mercenaires s'écroulèrent sur le sol, tandis que les deux autres, encore debout, s'éclipsèrent très vite dans les sous-bois, hors de leur vue.

— Non ! Je n'ai pas tué le chef ! C'est le plus malin d'entre eux, il a échangé son chapeau avec un autre ! Que faisons-nous maintenant ? Avec leurs arcs, ils ne se feront plus surprendre...

Il la regardait fixement ; il hésitait visiblement entre exploser et soupirer. Prférant la seconde solution, il soupira, puis murmura :

— Je conviens que le moment est mal choisi, mais depuis quand sais-tu tirer avec cette arme ? Depuis quand possèdes-tu un arc démontable, matériel d'une grande rareté, il me semble ? Depuis quand sais-tu te battre au kenda ?

— Bonneau, je comprends que tu puisses être en colère. S'il te plaît, je t'expliquerai tout plus tard, c'est promis, supplia-t-elle.

Il inspira à pleins poumons.

— Laissons les chevaux ici. J'espère que tu parviendras aussi à te mouvoir sans bruit et que tu te tiendras prête à tuer de nouveau...

Aila rougit sans répondre, puis acquiesça. Ils s'éloignèrent d'une courte distance et s'accroupirent, cachés derrière un petit bosquet, aux aguets. Son oncle murmura :

— Comme nous n'irons pas à eux, ils viendront. Arme ton arc et attends mon signal. Tu me laisses le chef, c'est compris ?

Un regard sévère ponctua sa phrase et elle opina.

Le temps s'écoula. Ils restèrent immobiles et silencieux, tandis qu'Aila s'ankylosait progressivement. Le jour commençait à baisser quand un bruit léger se fit entendre sur leur droite. Ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Plus rien ne se passa pendant de longues minutes, excepté l'attente et le crépuscule qui installait ses ombres de plus en plus grandes sur la forêt.

— On pourrait déjà abattre leurs chevaux, suggéra le murmure d'une voix.

L'éclat d'une flèche apparut dans la lumière du soleil couchant et Bonneau effleura Aila qui tira où elle estimait la



présence de l'archer. Un cri léger vibra dans l'air et sa flèche chut, suivi d'un corps, dans un bruit de plus. Elle s'aperçut que son oncle avait disparu. En revanche, devant elle, se tenait le chef des mercenaires, son épée pointée sur elle, plus exactement sur sa gorge. Elle était piégée...

— Adieu, ma belle, lui dit l'homme, qui ricana.

Dans un geste désespéré, elle plongea sur la droite, sentant au passage la pointe de l'arme lui érafler la peau, puis son sang chaud s'écouler de la blessure.

— Viens, Aila, nous pouvons repartir, assura la voix de Bonneau.

Elle émergea du bosquet et jeta un coup d'œil à son oncle qui enlevait son couteau du cœur du dernier mercenaire avant de l'essuyer.

— Et cela aussi, tu sais le faire, lancer un poignard ?

Elle secoua la tête.

— Alors, je t'apprendrai, mais, pour l'instant, je vais te soigner pour que la vilaine estafilade que je distingue sur ton cou ne devienne pas une affreuse cicatrice.

Bonneau finissait de déposer des branches dans le feu. Ils avaient trouvé une petite cabane, perdue en pleine forêt et bien dissimulée, à une distance convenable du lieu du dernier affrontement. Il partagea avec la jeune fille quelques lanières de viande séchée, du fromage et du pain.

— À présent, tu connais la profonde émotion qui te submerge quand le spectre de ta propre mort survient, c'est un moment d'une incroyable intensité dans la vie d'un être humain, inoubliable... Après, on choisit son existence en fonction de son expérience. À quoi as-tu pensé ?

— À maman. Je me suis demandé si elle au moins serait fière de moi...

— Elle le serait. Ta mère était une personne hors du commun. Elle aurait admiré sa fille qui devenait une femme comme elle.

— Mais elle n'agissait pas comme un assassin ! répliqua Aïla avec vivacité.

— Si. Quand ton père l'a sauvée, elle a tué un homme qui avait échappé à notre vigilance et qui menaçait Mélinda. Au château, tout le monde l'ignore et cela demeura notre secret.

— Et tu l'as su parce que tu étais là-bas, c'est ça ?

— Oui.

— Et vous êtes deux à vous être épris de la même femme ?

Bonneau fixa sa nièce, étonné de sa perspicacité.

— Oui, elle l'a vu en premier. Mille fois, j'ai imaginé que, posant son regard en premier sur moi, elle serait tombée amoureuse de l'homme que j'étais...

Il soupira avant de continuer :

— ... mais ce n'était qu'un rêve. Ils étaient faits l'un pour l'autre...

— ... et la raison pour laquelle tu ne t'es jamais marié ? et que tu m'as recueillie ?

Elle leva vers lui ses grands yeux noirs, dévorés par le désir de savoir.

— Oui, oui et non... Au début, je me suis occupé de toi pour lui faire plaisir, mais plus après. Ce fut un choix que je n'ai jamais regretté. Tu es l'enfant que je n'aurai jamais et tu es sa fille, le petit plus qui compte énormément... Et tu es, Aïla, une personne extraordinaire. Alors, où as-tu appris à tirer à l'arc ?

— Aubin... Dame Mélinda et lui me l'ont offert comme cadeau pour un de mes anniversaires, un petit secret entre nous...

— Et pour le kenda ? Je suppose que me regarder et t'entraîner avec discrétion a suffi.

— Je t'observe depuis que je suis petite alors, dans ces conditions, t'imiter m'a paru un jeu d'enfant...

— Et risquer ta vie ? Tu as appris cela où ?

— Que veux-tu mon oncle ? rétorqua-t-elle d'une voix acerbe. Quand tu es la fille d'un homme qui ne t'a jamais reconnue, que trop de gens te considèrent comme un rebut parce que le grand héros possède sûrement des raisons d'agir ainsi, que tu es certaine d'être la combattante qu'il recherche et que, malgré ceci, jamais il ne posera le moindre regard sur toi...

Sa voix se cassa. Des larmes se mirent à couler sur ses joues. Bonneau se leva pour se détourner et la laisser à son chagrin, mais, au dernier moment, il se ravisa :

— Ton père n'est qu'un homme. Et ce n'est que ton père... Près de toi, beaucoup de personnes t'ont entourée, aimée et ont donné énormément à une fille qui n'était pas la leur. Ils ne méritent pas ton dédain, juste ton estime. Tu as le devoir d'être à la hauteur de leur dévouement !

Il entendit un sanglot léger, puis, tournant les talons, il ajouta, avant de disparaître dans l'obscurité :

— Tuer pour la première fois n'est pas si facile, prends ton temps pour le digérer... Nous commencerons à te faire travailler dès notre retour.

Rentré au château, son oncle ne lui parla plus jamais de ce qui s'était passé. Il entreprit son entraînement devenu intensif, corrigeant ses défauts, perfectionnant sa perception, son acuité, son niveau d'analyse et complétant par tout ce qu'il pouvait lui apprendre...

À partir de ce jour, la vie d'Aila s'accéléra. Rythmée par le son des cloches qui carillonnaient toutes les deux heures, de six heures du matin à vingt-deux heures, la jeune fille répétait les mêmes activités auxquelles s'ajoutaient les exercices particuliers que Bonneau lui recommandait, chaque soir. De plus en plus souvent, elle partait en mission avec lui et, quelquefois, ils rencontraient des bandits ou des ennemis. Les

tuer n'était pas toujours nécessaire, mais, quand elle le devait, elle les abattait sans hésitation. Elle passait également du temps avec Mélinda et ses filles à parcourir les villages voisins pour donner du pain et de l'attention. Cependant, elle y consentait à contrecœur, sans bien comprendre pourquoi... Aila s'était spécialisée dans les soins grâce à sa connaissance des chevaux et des plantes. Elle continuait aussi ses séances avec Hamelin et découvrait de nouveaux livres, des histoires insolites, surtout celles des fées qu'Hamelin, à sa grande surprise, vénérerait. Elle, qui lisait et comptait sans problèmes, ne voyait vraiment pas pourquoi Hamelin insistait tant pour qu'elle ingurgitât sa bibliothèque entière. Enfin, pas tout à fait, il y avait ce coin particulier où le mage n'allait jamais chercher le moindre ouvrage, assurément ceux qui traitaient de la magie des fées... Docile, elle attendait que son heure fût venue de découvrir ces œuvres interdites, mais comme, selon elle, les fées n'existaient pas et leur magie non plus, elle ne ressentait aucune impatience. Elle aimait ce moment de paix et de solitude où elle approfondissait ses connaissances sur les plantes et pénétrait dans les légendes de tous les pays. Jamais elle n'aurait osé l'avouer, mais l'histoire du Prince Noir et de la Dame Blanche l'émouvait singulièrement, comme celle des amoureux pris au piège dans un cercueil de cristal pour l'éternité au fond d'un lac lointain. Jusqu'à présent, elle n'avait jamais rêvé d'un chevalier dont elle pût devenir la dame, mais, depuis quelque temps, cela arrivait... Malheureusement, les seuls garçons — son frère et le personnel du château — qui l'approchaient ne risquaient pas de créer de battements de cœur incontrôlés. Les autres, voués corps et âme à Barou, n'auraient même pas daigné porter un œil sur elle. Ah ! si, sauf un ! ce gamin qu'elle avait croisé pendant une année avant qu'il ne disparût définitivement de son chemin. À chaque rencontre, il la saluait en souriant, de toute évidence pour s'amuser à ses dépens. À cela aussi, elle avait survécu. En revanche, se révélait

plus ardu de résister à la dernière lubie de Mélinda, qui, voyant la jeune demoiselle poindre sous la combattante, avait décrété de modifier sa garde-robe pour le moins masculine. La châtelaine lui offrit jupes et corsages, et, pour son quinzième anniversaire, une magnifique robe comme celle de ses filles. Évidemment, ce nouvel accoutrement ne se montrait guère pratique pour chevaucher. Alors, pour ne froisser personne, Aila se résolut à couper ses jupes par le milieu, devant et derrière, puis à les recoudre par le centre pour former comme un large pantalon : aspect jupe au repos et avantage d'un pantalon pour tout le reste ! Quand Mélinda découvrit la supercherie, Aila craignit un instant sa réaction, mais, égale à elle-même, la châtelaine posa sur elle ce regard toujours plein de gentillesse et de bienveillance, ajoutant, d'un air coquin... :

— As-tu fait subir le même sort à la robe de bal que je t'ai offerte ?

Aila rougit jusqu'aux oreilles.

— Oh ! non, dame Mélinda, je n'aurais jamais osé...

— Dis-moi, est-ce que cette tenue est confortable ?

— Oh ! oui ! C'est vraiment pratique pour monter à cheval.

— Alors, je devrais peut-être essayer !

Derrière elle, Amandine, Blandine et Estelle, les demoiselles du château, pouffaient discrètement, en lançant un regard complice à Aila.

Et ce fut fait. Mélinda et ses filles utilisèrent des « jupes Aila » pour toutes les activités en extérieur. Leur entourage s'en amusa et cette légèreté répandit un bienfait dans le cœur de tous, surtout quand cette nouvelle mode dépassa même les limites d'Antan !

Le pays allait de mal en pis. La fréquence des querelles entre les comtés augmentait de manière significative, comme si chacun attendait juste que son voisin tournât le dos pour le trahir et le poignarder. À nouveau, les Hagans se manifestaient

aux frontières, conscients de la fragilité du royaume, profitant de la faiblesse des uns et de la perversité des autres. Comme une ombre malfaisante, l'insécurité régnait partout, tandis que se profilaient déjà de grands malheurs qui ne sauraient être conjurés. Elieu partait souvent, accompagné d'hommes fiables, pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être, mais les habitants du château s'inquiétaient à juste titre. Un soir, une nouvelle les plongea tous dans une profonde affliction : un assassin avait voulu tuer le souverain Sérain d'Avotour. Tragiquement, si le roi survécut, ce furent sa femme et sa dernière-née qui moururent dans ses bras, à sa place. Un deuil d'une semaine fut décrété dans le comté d'Antan. Mélinda semblait encore plus touchée que les autres et son expression bouleversée n'avait pas échappé à Aila, qui, profitant d'un instant de liberté, alla toquer à sa porte. Un long moment s'écoula avant qu'une voix l'invitât à entrer. Elle poussa le battant timidement et perçut tous les efforts que la châtelaine déployait pour lui offrir une apparence normale.

— Que désires-tu, Aila ?

La jeune fille se sentit toute bête. Mais quelle mauvaise fée l'avait donc amenée ici ?

— Je venais voir si je pouvais vous aider en quoi que ce soit, vous semblez si malheureuse...

Le visage de Mélinda se décomposa d'un seul coup et ses yeux se remplirent de larmes. L'instant d'après, ces dernières se mirent à couler sans retenue le long de ses joues. Aila s'approcha et, d'un geste tendre, entourra la châtelaine de ses bras, restant silencieuse comme elle savait si bien le faire, petite fille. Mélinda sanglota sans bruit, puis elle se reprit et serra avec vigueur Aila contre elle avant de s'en écarter, lui tenant les mains.

— Que j'aimerais qu'Efée soit encore là, soupira-t-elle, elle me manque tant... Elle était mon amie depuis l'enfance et nous avons tellement partagé. Alors, quand tu es entrée, l'espace

d'un instant, j'ai cru que c'était elle. Tu es tout son portrait, juste un peu plus élancée, peut-être : ton intonation, tes yeux et tes cheveux noirs, cette démarche énergique inimitable, cette façon que tu as de fixer les gens comme si tu voyais à travers eux tout ce qu'ils sont incapables d'observer eux-mêmes. Il existe tant d'elle en toi... C'était une femme exceptionnelle et tu ne te doutes même pas, ni Barou d'ailleurs, à quel point. Tu es redoutable, Aila, et elle serait si fière de toi.

Jamais Mélinda ne lui avait parlé de sa mère avec autant de passion. La jeune fille connaissait leur amitié, mais elle pressentait autre chose qu'apparemment Barou ignorait également... La châtelaine continua son histoire :

— Tu t'interroges sur la cause de mon immense chagrin. La reine qui est morte était ma sœur et la petite fille, ma nièce.

Aila ouvrit les yeux, réussissant de justesse à retenir un cri de stupéfaction. Elle laissa Mélinda poursuivre :

— À part sire Elieu, tous ignorent que je suis issue de la famille royale et, surtout, personne ne doit l'apprendre. J'ai quitté la cour d'Avotour il y a bien longtemps et je ne veux en aucun cas y remettre les pieds ! Chez moi, c'est ici, en Antan...

Mélinda ne regardait plus Aila ; elle parlait comme pour elle-même, fixant le ciel à travers la fenêtre.

— Efée était ma garde du corps et elle se battait comme un chat sauvage, avec grâce et énergie...

Mélinda se tourna vers elle, guettant la réaction de la jeune fille. Aila sentit son cœur s'emballer : sa mère, une combattante ! Le sol se déroba sous ses pieds.

— Assieds-toi, Aila.

La châtelaine lui désigna un fauteuil voisin du sien. La jeune fille s'y laissa choir plus qu'elle s'y assit, saisit sa tête entre ses mains, essayant de reprendre ses esprits. L'émotion la submergeait. Sa mère, qu'elle avait toujours imaginée comme une femme douce et féminine, frêle et fragile, tout l'opposé d'elle, était en fait une guerrière ! Mais pourquoi

personne ne le lui avait-il dit avant ? Et elle ressemblait à sa mère ! Cette découverte la bouleversait... Aila, rejetée par son père, avait recherché désespérément un héritage familial. Et tout d'un coup, de la façon la plus inattendue qui fût, elle le recevait, hésitant entre l'incrédulité et l'envie de sauter au plafond ! Elle ressemblait à sa mère ! Elle en était sa digne fille ! Enfin, elle discernait, pour la première fois de sa vie, ce sentiment d'exister vraiment, de devenir une personne à part entière, de s'identifier à quelqu'un, d'être rattachée à une famille... Jamais elle n'avait ressenti cela avec autant d'intensité. Levant la tête vers Mélinda, elle articula avec peine :

— Pourquoi aujourd'hui ?

Mélinda l'observa avec gravité.

— Parce que la fragilité de notre monde croît et que, bientôt, nous devons compter sur des femmes comme toi. Parce que j'entends tenir jusqu'au bout les promesses faites à ta mère, quoi qu'il m'en coûte, et que te dire toute la vérité en fait partie, même si ce n'est qu'une première étape...

— Comment se fait-il que lui ne le sache pas ? demanda Aila qui pensait à Barou.

— À cause d'un amour infini... Jamais ta mère n'aurait pris le risque de blesser son époux qu'elle aimait profondément en s'affichant comme son égale ou presque. C'était lui son héros, elle était devenue la femme du héros par amour. Ce fut son choix, mais j'ai manifesté mon désaccord avec elle ; plusieurs fois, nous nous sommes disputées à ce sujet. J'acceptais mal de la voir s'effacer derrière un homme, même si celui-ci était Barou. Puis j'ai fini par respecter sa décision. Elle voulait vivre comme les autres épouses, être une mère et ne plus songer à ces combats qu'elle ne supportait plus...

— Comme Bonneau..., murmura Aila pour elle-même.

Mélinda l'entendit :



— Je me suis toujours demandé si Efée serait tombée amoureuse de Bonneau si c'était lui qu'elle avait aperçu en premier au lieu de Barou... Enfin, je crois que non, ce fut Barou parce que ce devait être lui...

Aïla esquissa un sourire en écoutant ses propos. Bonneau s'était posé la même question devant elle et avait fini par donner la même réponse. Elle se racla la gorge :

— Dame Mélinda, pourquoi a-t-elle accepté qu'il m'ignore ? M'aimait-elle moins que lui ?

Les larmes, qu'elle avait réussi à retenir jusqu'à présent, lui brûlèrent les yeux. Mélinda soupira. De nouveau, elle dirigea son regard vers la fenêtre comme si la vue du ciel l'attirait plus que tout, avant de se retourner vers Aïla.

— Je me suis souvent posé la question avant qu'elle ne me donne la réponse... Notre amitié n'était pas exempte de heurts et il nous arrivait de nous opposer sur des sujets comme celui-là. Elle restait inflexible quand elle avait pris une décision... Je peux juste partager ceci avec toi, même si tu ne peux la comprendre aujourd'hui : un jour viendra où son amour pour toi dépassera celui qu'elle éprouvait pour son héros et, ce jour-là, ce sera le monde de Barou qui chancellera, plus le tien...

Le silence s'installa dans la pièce. Aïla occupa son regard à détailler la chambre si dépouillée. Au centre trônait un lit tout simple, orné d'une grosse couette de plumes, bien chaude, aux couleurs passées. Le baldaquin avait disparu, elle s'en souvenait pourtant. De même, elle remarqua que d'autres éléments de décoration manquaient, dont la magnifique desserte en marqueterie qu'elle avait admirée tant de fois, étant petite... Elle ouvrit la bouche pour questionner Mélinda à ce propos, mais croiser son regard l'en dissuada. Elle décida de se retirer et salua la châtelaine.

— Aïla ! Un dernier mot...

Elle se retourna et attendit. Mélinda reprit :

— Barou est un homme auquel je voue la plus grande estime. Il ne s'est jamais douté de ce que ta mère s'était imposé à elle-même, je voulais que tu le saches. Si son comportement reste incompréhensible envers toi, il n'en demeure pas moins un être cher à mon cœur et, si je dois un jour le blesser, seul le devoir me guidera et non la haine... Maintenant, tu peux retourner à tes occupations.

L'espace d'un instant, Aila scruta les yeux de la châtelaine avec attention, avant de sortir, refermant la porte sur ces énigmatiques paroles...

## Chapitre 2

Aila brossait son cheval dans l'écurie quand Aubin y déboula, tout excité :

— Aila ! Aila ! où te caches-tu ?

— Ici, dans la stalle de Lumière !

— Devine, c'est extraordinaire ! Deux des fils du roi arrivent pour chercher des combattants aguerris qui protégeront la famille royale ! Tu te rends compte, ils sont venus les prendre chez nous !

— Ah !... oui, génial...

— Mais si ! C'est toi la meilleure ! Personne ne le sait et tu vas pouvoir le prouver à tous !

— Ah !... Et qui voudrait d'une fille comme garde du corps ? Arrête, Aubin, tu délirés...

— S'ils ne te choisissent pas, c'est qu'ils n'y connaissent rien !

— Juste un instant, imagine la tête de Barou si les hommes qu'il a entraînés avec passion se trouvaient relégués au second plan... Il en aurait une attaque !

Il la fixa.

— Qu'est-ce que tu crains, Aila ? Te fait-il peur à ce point ? Que peut-il t'enlever de plus ?

— Aubin, tais-toi !

Elle recommença à brosser son cheval. Aubin l'attrapa par le bras, la forçant à le regarder.

— Aila, tu n'as pas répondu à ma question !

— Laisse-moi, tu veux bien ! Laisse-moi !

Elle se dégagea d'un geste brusque et, le visage fermé, s'éloigna d'un pas décidé.

La nuit tombait dans la pièce principale de Bonneau, sobrement meublée d'une table, de deux bancs, d'un buffet et du paravent qui cachait la chambre d'Aila. Dans la cheminée, un feu prenait doucement, tandis qu'elle le contemplait, songeuse. Elle entendit le bruit des pas de son oncle sur les dalles devant la maison, le claquement du loquet et le grincement léger de la porte qui s'ouvrait.

— Aubin est venu me parler. Tu dois y participer, Aila. Ces compétitions ne sont pas interdites aux filles, que je sache !

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Bonneau ? Je ne veux pas faire partie de cette espèce de concours de bêtes de race !

— Tu es une combattante ! Et la meilleure ! Ta voie est tracée ! Maintenant, vis ta vie comme tu l'as choisie, malgré Barou !

— Et toi ! Qui es-tu pour me donner des leçons ? Pourquoi un guerrier hors pair comme toi est-il relégué au rang de palefrenier ? Tu aurais dû devenir maître d'armes comme Barou ! Alors pourquoi t'es-tu contenté de ce rôle de sous-fifre, une ombre dans la lumière étincelante de ton frère ? Expliquez-moi, monsieur le donneur de conseils !

— Ce fut mon choix et je peux t'en donner les raisons simplement. Quand tu auras vu des carnages comme j'en ai vu, quand tu auras coupé autant de membres que j'en ai coupé, quand tu auras été éclaboussée d'autant de sang que je l'ai été, peut-être auras-tu envie de changer de vie, de te fondre dans la masse pour que tous ceux que tu rencontres ne te rappellent pas que tu as tué en quelques jours plus de personnes que tu n'en croises en une année. J'ai appelé un nouveau destin de tous mes vœux, devenir une ombre dans la lumière, comme tu le dis, et je ne le regrette pas ! Mais toi, tu es d'une autre trempe ! Que tu le veuilles ou non, tu es la fille de ton père et

l'art du combat coule dans tes veines ! Alors, accomplis ce pour quoi tu es née ! Et je t'y aiderai ! Demain, rendez-vous au champ de courses à la première cloche. Ils testent les talents de cavaliers, je t'y attendrai.

Bonneau sortit de la pièce, laissant Aila encore plus songeuse qu'à son arrivée. Elle ne savait plus que penser, ni que décider. Comme elle, est-ce que toutes les filles de seize ans devaient prendre des décisions aussi importantes que celle-ci ? Elle se sentit si jeune, si inexpérimentée tout d'un coup et elle songea à sa mère. Si Efée avait vécu, en quoi sa vie aurait-elle été différente ? Ressemblerait-elle aux demoiselles de la châtelaine dont les seules préoccupations oscillaient entre l'élégance et le souci de dénicher un époux gentil ? Non, elle n'était pas juste avec elles, elles n'étaient simplement pas faites pour combattre avec des armes, mais, chaque jour, avec Mélinda, Amandine, Blandine et Estelle luttait contre la misère du pays qui se répandait. Aila les avait accompagnées si souvent qu'elle connaissait leur courage devant l'adversité, la maladie. Elle avait compris depuis longtemps où passaient les tentures et tous les objets de valeur des châtelains. Ils étaient vendus pour soulager cette misère qui sautait aux yeux dès les premiers pas à l'extérieur du château. Elle savait que le pantalon large qu'elle avait conçu et que ces dames portaient représentait une autre forme d'économie, dissimulée sous une plaisanterie légère. Aila eut presque honte de la magnifique robe qu'elle conservait précieusement dans sa petite armoire... Non, vraiment, les considérer comme des évaporées serait injuste. Sauf que, devant la souffrance, elles faisaient front ensemble et qu'Aila se sentait bien seule. Elle se coucha tout habillée sur le lit, les mains calées derrière la tête, attendant un sommeil qui vînt difficilement. Elle entendit vaguement Bonneau rentrer et déposer un objet à ses côtés.

Le lendemain matin, quand Aila se réveilla, une odeur de cuir neuf lui chatouilla les narines. Ouvrant les yeux, elle découvrit, sur la chaise près de son lit, une tenue composée d'un pantalon et d'un gilet. Admirative, elle toucha du bout des doigts leur texture souple et douce dont la couleur brun clair la ravit, même si elle devinait que la peau se tannerait rapidement au soleil. Par les fées, c'était si beau... Elle raviva le feu de la cheminée, déjeuna promptement, puis se déshabilla. Une fois tiédie, elle prit l'eau de la bouilloire, la versa dans la cuvette et entreprit de se laver. Rejetant ses cheveux mouillés en arrière, tandis que des gouttes ruisselaient en étroits sillons lumineux sur son corps, elle surprit son image fugitive dans le mouvement du liquide. Séchée, elle enfila le pantalon, un peu trop large, songeant déjà à la ceinture qui remédierait au problème. Dans son armoire, elle dénicha une chemise que Bonneau lui avait offerte quelque temps auparavant. Beige, elle irait parfaitement avec le reste... Quelle idée ! D'où lui venait ce souci d'élégance ? Elle qui avait toujours fait fi de ces coquetteries ! Ajustant son gilet, elle rabattit le col de sa chemise dessus et serra la ceinture qu'elle avait dégottée. Elle natta ses cheveux avec application, puis chaussa ses bottes. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta brusquement. Faisant demi-tour, elle se dirigea vers le feu où elle enflamma une brindille qui lui permit d'allumer la lampe. Hésitant encore, elle se rapprocha de la cuvette où l'eau s'était calmée et regarda son image dans ce miroir de fortune comme si elle se voyait pour la première fois. Elle observa ses yeux noirs, ses sourcils plissés, ses pommettes hautes et légèrement creusées, sa bouche volontaire aux lèvres serrées : elle ressemblait à sa mère... Elle essaya de la visualiser comme un reflet d'elle avec de menues différences. Comme elle aurait aimé s'en souvenir... Elle tendit la main au-dessus de la table et attrapa une lanière de cuir qu'elle noua autour de son cou. Encore un cadeau de son oncle... Elle avait fait erreur sur toute la ligne. Elle avait

toujours profité d'un père aimant, présent et généreux : Bonneau. Et maintenant, à cet instant crucial, elle réalisait la place qu'il occupait dans sa vie : il lui avait tout donné et elle, que lui avait-elle offert en retour ? Mais, tout semblait encore possible, elle se sentait sûre de réussir. Aujourd'hui, elle allait lui rendre hommage. Elle deviendrait la meilleure et, pour lui, elle lutterait jusqu'au bout ! Sa décision finale prise, elle souffla la lampe, sortit de la maison et bifurqua vers l'écurie.

À son arrivée, Bonneau étrillait Lumière, le cheval d'Aïla, une pouliche noire de trois ans, pleine de vitalité et de promesses, qu'elle avait choisie entre toutes. Il se tourna vers la jeune fille et émit un sifflement approbateur :

— Tu es magnifique...

— Aussi belle que ma mère ?

La moue qu'il esquissa lui laissa penser qu'elle avait fait mouche.

— Je veux dire aussi belle que ma guerrière de mère ?

— Ah ! tu es au courant... C'est Mélinda qui te l'a relaté ?

Aïla hocha la tête.

— Elle m'a juste devancé, je désirais t'en parler ce matin.

— Et que m'aurais-tu raconté d'elle, Bonneau ?

— Que tu étais aussi merveilleuse qu'elle et peut-être encore meilleure ! Mais, à sa décharge, tu as commencé plus tôt.

Il soupira avec légèreté. Elle s'approcha de lui et l'embrassa. Surpris, il leva ses yeux vers elle. Elle déglutit :

— Tu es le père que j'aurais aimé avoir, Bonneau.

Insatisfaite, elle recommença :

— Non, ce n'est pas ça. Tu es le meilleur père que j'aurais pu avoir et, malheureusement, c'est seulement maintenant que je m'en aperçois. Pardon !

Elle se jeta dans les bras de son oncle et sentit qu'ils se refermaient dans sur dos. Ils restèrent ainsi un long moment

avant de se séparer, gardant juste leurs mains l'une dans l'autre.

— Cours donc expliquer à Lumière ce que tu attends comme prouesses, elle adore tes histoires ! conclut-il dans un rire enjoué.

— Flatteur, va ! répliqua-t-elle.

Elle s'approcha de son cheval, frotta doucement son visage contre ses naseaux et commença à lui murmurer tous ses désirs, ses envies et sa certitude qu'elles gagneraient ensemble.

— L'heure tourne, Aila, nous devons partir, rappela la voix de son oncle.

Leurs regards se croisèrent et ils se sourirent. Bonneau posa sa main large et puissante sur son épaule.

— J'ai confiance en toi, tu réussiras d'une façon ou d'une autre.

Quand ils arrivèrent, de nombreux cavaliers patientaient déjà aux abords du champ d'entraînement. Aubin figurait parmi eux, mais Aila et lui n'osèrent se saluer en présence de Barou. Elle devina plus le regard approbateur de son frère qu'elle ne le vit vraiment et, pourtant, cela lui réchauffa le cœur ; le plus dur restait à venir... Elieu et Mélinda, ainsi qu'Hamelin et un homme d'une trentaine d'années, voire moins, qu'elle identifia comme l'un des fils du roi, sûrement le prince héritier, attendaient dans la tribune. À ses côtés, un personnage grand et fin, aux yeux scrutateurs, portait une longue barbe blanche, probablement le mage royal. D'autres personnes les entouraient, mais elle se concentra sur Barou dont elle essaya de capter le regard, sans succès. Bonneau intervint :

— Je suis l'ancien maître d'armes d'Avotour et je sollicite la participation de mon élève à la sélection des combattants.

Barou semblait s'être statufié sous l'effet de la surprise, mais il se reprit vite, contredisant son frère :



— Il n'en est pas question, martela-t-il avec hargne.

— Et pourquoi donc ? intervint un nouvel arrivant, suivi de son cheval.

Barou vira au rouge, mais se retint devant les couleurs royales arborées par le nouveau venu.

— Messieurs, ma dame, mademoiselle, je suis Avelin d'Avotour, le fils cadet du roi et, modestement, un des meilleurs cavaliers du royaume. Comme vous le voyez, je suis paré pour courir parmi les vôtres. J'admets volontiers que j'ai sollicité cette épreuve supplémentaire pour me confronter à vos champions !

Il s'inclina, un sourire ironique au coin des lèvres. Aila eut envie d'éclater de rire en observant la tête de tous les gens présents. Les expressions de leurs visages allaient de la surprise la plus inattendue à une désapprobation encore plus profonde. Excepté la mine réjouie d'Aubin, celles des autres concurrents faisaient peine à voir.

Barou intervint :

— Installez-vous aux emplacements qui vous ont été attribués en vous décalant d'un rang, le premier étant naturellement réservé à sire Avelin.

Bien sûr, aucune place ne fut proposée à Aila qui se trouva négligemment reléguée à la position la plus extérieure du champ de courses, pas très loin d'Aubin. Elle observa attentivement les montures qui piétinaient sur la ligne de départ, localisant celles qui lui donneraient le plus de fil à retordre. Il lui faudrait jouer serré. Barou reprit la parole :

— Je vous rappelle les règles : vous avez cinq tours à effectuer. Seuls les cinq premiers seront distingués grâce à cette épreuve. Vous serez évalués à la fois sur votre aptitude à gérer la distance, votre tactique de course, la maîtrise de votre cheval et, naturellement, votre ordre d'arrivée prévaudra. Le premier signal vous indique que le départ suivra au deuxième.

Tous les cavaliers se concentrèrent, puis démarrèrent le moment venu. Sur l'extérieur, Aila devait parcourir une distance supérieure pour se maintenir au niveau des autres. Consciente de l'émulation que provoquait la présence du prince, elle conserva sa silhouette, identifiable à ses couleurs, à la limite de son champ de vision. Elle sentait Lumière prête à s'envoler tout de suite, mais choisit de rester à proximité du groupe central, juste en léger retrait pour ne pas sembler trop menaçante à son égard. Si ceux qui le constituaient l'oubliaient, peut-être la laisseraient-ils passer d'autant plus facilement... Au tour suivant, les écarts se creusant au fur et à mesure, elle donna un peu de liberté à son cheval pour se rapprocher de l'arrière du peloton de tête. Par paliers successifs, elle avait convergé vers le cœur du champ de courses, réduisant la longueur de chaque tour. Avelin caracolait devant, sans forcer l'allure. Quand vint le troisième, retenant toujours Lumière, elle se positionna derrière son frère, qui se débrouillait très bien. Enfin, dès que le dernier tour fut entamé, elle lâcha progressivement son coursier qui allongea sa foulée pour dépasser Aubin, puis rattrapa ceux qui suivaient à une foulée du prince sans oser le doubler. À sa vue, ils éperonnèrent leur cheval pour l'en empêcher, mais, inexorablement, Aila se détachait de leur groupe, de plus en plus proche d'Avelin. Celui-ci s'en aperçut et donna du mou à sa monture qui bondit en avant, forçant l'allure. Lumière ne fut pas en reste et s'accrocha à lui, réduisant à chaque instant la distance qui les séparait. Les autres cavaliers, à quelques encolures derrière, luttèrent pour revenir sur eux. Elle imaginait leur colère, l'affront qu'ils ressentaient et elle s'en moquait éperdument, elle volait avec Lumière. La course se terminait et elle lâcha complètement sa pouliche qui, dans une dernière envolée, vint se placer au même niveau que le cheval du prince sur la ligne d'arrivée. Graduellement, les concurrents

s'arrêtèrent et elle se coucha sur l'encolure de Lumière, lui murmurant tout en la flattant :

— Ma belle, tu es la meilleure ! Tu es un oiseau, une flèche ! Tu es mon ange...

— Félicitations, la cavalière émérite que vous êtes nous a gratifiés d'une superbe prestation ! Existe-t-il d'autres domaines dans lesquels vous excellez... ?

Elle se redressa et toisa Avelin qui la regardait avec son sourire toujours ironique.

— Tous ! affirma-t-elle, le menton en avant.

Le sourire d'Avelin s'agrandit :

— Alors, j'espère goûter au plaisir d'en découvrir quelques-uns. À demain...

Il se détourna. Sans trop savoir pourquoi, Aila se sentit rougir comme une pivoine. Heureusement, l'arrivée de Bonneau, jubilant, la sortit de l'embarras. Il flottait visiblement sur un nuage de bonheur, ne cessant de lui répéter qu'elle était la meilleure ! Tous les participants se réunirent devant le châtelain pour l'annonce des gagnants :

— Première, Aila Grand, deuxième : Émelin Gignon, troisième : Aristide Héran, quatrième : Aubin Grand, cinquième : Aimé Faller. Cette compétition facultative a permis de dévoiler la fine fleur de nos cavaliers et représentera un argument de poids lors de la sélection finale. Les joutes reprendront demain.

Barou prit la parole à sa suite, alors que tout le monde commençait à s'éloigner :

— Je vous informe que seuls quatre des gagnants nommés poursuivront les épreuves, car, pour continuer, l'autorisation du père est formellement requise. J'annonce donc à Émile Gerdain, arrivé sixième, qu'il pourra se présenter comme le dernier vainqueur.

Le cœur d'Aila sauta dans sa poitrine. Après la joie ressentie pour sa victoire, le plaisir infini de la quatrième

position d'Aubin, ce fut la goutte de trop. Elle explosa et sa voix retentit sans limites :

— Quel père indigne refuserait à son enfant de devenir un combattant ? Où est-il ? Qu'il sorte du rang ! Que tout le monde puisse le voir et juger sa lâcheté !

La main de Bonneau se posa sur son épaule, tandis qu'un grand silence s'abattait sur la foule présente. Aila étouffait de colère :

— Où se terre donc cet homme courageux ? Qu'il ose croiser le regard de celle à qui il a interdit d'exister depuis qu'elle est née ! Comment peut-il se prétendre mon père quand il n'a jamais vécu que comme une ombre malfaisante planant sur ma vie ? Regarde-moi Barou ! Regarde-moi au lieu de ne m'offrir que le triste visage de ta couardise !

Sans le moindre coup d'œil vers elle, Barou tourna les talons, tandis qu'Aila continuait de hurler et de gesticuler, difficilement retenue par Bonneau.

— Lâche ! Tu n'es qu'un lâche ! Ose me regarder ! Ose ! Je te hais ! Tu entends ! JE TE HAIS !!!

Son père était parti... Anéantie, Aila se tut, toute tremblante. Elle discerna que Bonneau lui parlait sans comprendre les mots qu'il prononçait et sentit qu'il la tirait par le bras. Elle ne voyait plus rien, elle demeurait seule avec la terre qui s'écroulait tout autour d'elle. Elle entrevit Aubin sans le regarder, elle ne souhaitait pas de pitié, ni la sienne, ni celle des autres, elle voulait juste disparaître...

Émergeant lentement de son vide intérieur, Aila constata qu'elle était revenue chez Bonneau. Son oncle lui avait fait boire une tisane de son cru et elle reprenait ses esprits après avoir sombré dans l'égarement.

— C'est fini. Tout est fini ! Tu ne pourras jamais ressentir cette fierté pour moi...

Elle éclata en sanglots, se maudissant pour sa faiblesse, certainement cette fichue tisane !

— Ça suffit, Aila, ressaisis-toi ! Rien n'est terminé et demain tu concourras en finale dans les épreuves.

— Pourquoi ? s'enquit-elle avec une lueur d'espoir, a-t-il changé d'avis ?

Bonneau fit non de la tête.

— Mais tu l'as entendu comme moi ! Il refusera de donner son autorisation pour que j'y participe et j'en ai besoin !

— Je t'ai demandé de te calmer !

La voix de son oncle claqua dans le silence de la chaumière et elle entreprit un immense effort sur elle-même afin d'obéir à ce qu'il exigeait d'elle.

— D'abord, je n'ai pas attendu aujourd'hui pour être fier de toi et, deuxièmement, je te propose une solution à cette complication, mais j'aurais sacrifié ma main droite pour ne pas en arriver là...

Son regard, humide, se perdit dans le vague. C'était la première fois de sa vie qu'elle le voyait aussi affecté, lui, si tranquille, si constant... Que se passait-il donc ? Il s'était éloigné un instant et revenait avec une petite malle qu'il avait extraite du buffet et qu'elle ne connaissait pas. Elle aurait parié qu'hier encore la cassette ne s'y trouvait pas.

— Voici l'héritage d'Efée, le témoignage de sa tendresse par-delà sa mort, la preuve de son amour et de sa confiance en toi.

Il bascula le couvercle, plongea sa main dans les trésors que le coffre contenait avant de lui tendre une miniature qu'il caressa doucement au passage.

— C'est elle, Efée..., son portrait. Elle posait pour ses dix-sept ans et était aussi merveilleuse que toi...

Avec émotion, Aila découvrit le visage de sa mère. Elles se ressemblaient tant que c'en était incroyable. Efée paraissait juste plus élancée, mais peut-être n'était-ce qu'une illusion.

— Maman, murmura-t-elle.

— Et ceci pourrait bien te servir lors d'une occasion particulière...

Bonneau tira de la malle une magnifique robe en soie grège, toute légère et si douce, presque sublime. Aila admira l'encolure parsemée de perles, l'effleurant du bout des doigts, se figurant sa mère le jour de son mariage. Elle devait être si belle... Comme devinant ses pensées, il ajouta :

— Elle irradiait de bonheur. Barou et elle formaient un vrai couple de rêve. Ils étaient destinés l'un à l'autre.

— Comment maman a-t-elle pu s'offrir une robe si merveilleuse ? s'étonna-t-elle, l'instant d'après.

— La reine Éthel, qui l'estimait profondément, la lui a donnée en récompense de ses services.

— Bonneau, stop ! tu marques une pause, tu veux bien. Tu viens de me dire qu'elle a travaillé pour la souveraine avant d'accompagner dame Mélinda. Je ne comprends plus. Ce matin, tu t'es présenté comme l'ancien maître d'armes d'Avotour. Comment se fait-il que vous ne vous soyez jamais rencontrés avant l'attaque du carrosse ?

Pensif, il resta silencieux.

— Bonneau ! insista-t-elle.

Son oncle frotta son visage avec ses mains qu'il croisa ensuite à la hauteur de son menton :

— C'est, comment dire..., compliqué. En fait, je crois que nous avons joué de malchance. Efée est née en Melbour. Éprise de liberté, elle était le garçon manqué de la famille. Un matin, elle décida de passer sa journée à cheval avec un homme de son père censé la surveiller, elle devait avoir une dizaine d'années. Ce fut la fumée qui les alerta de loin qu'un événement anormal se produisait. Ils revinrent sur place à bride abattue ; trop tard, d'immenses flammes avaient englouti le château familial et toute sa famille avait brûlé vive. Ce fut un des premiers méfaits hagans qui déboucha sur les grandes

batailles. Ce jour-là, Efée décida que jamais plus personne ne causerait du mal à ceux qu'elle aimait sans qu'elle puisse les défendre. La reine, qui la recueillit, comprit bien vite sa détermination. Tandis que sa fille aînée, Éthel, devenue depuis l'épouse du roi Sérain avant d'être tuée avec son enfant, apprenait ses futures obligations avec sa mère au château royal, la cadette, Mélinda étudiait à l'école des femmes de Havens. Efée fut envoyée là-bas également ; ce fut ainsi qu'elles firent connaissance et qu'une amitié nouvelle naquit. Efée devint la garde du corps de Mélinda qui voyageait beaucoup et passait ainsi peu de temps à Avotour. Je la connaissais de nom sans jamais y avoir vraiment prêté attention. Personne ne savait qu'au lieu de s'instruire simplement comme la princesse, elle avait aussi appris à se battre. Je la croyais dame de compagnie, servant la reine et ses filles. Je ne me souviens même pas de l'avoir croisée. Je travaillais comme maître d'armes dans deux endroits à la fois, le domaine royal et mon comté de naissance où vivait encore Barou. Souvent, elle partait quand j'arrivais et inversement. Par les fées, nous ne devons pas nous rencontrer... Avant les grandes batailles, j'avais ratissé toutes les campagnes pour trouver des hommes prêts à se battre et agrandir notre armée. Au passage, j'avais même débauché Barou ! Et puis, juste avant de rejoindre les troupes, je fis un détour au château pour rendre compte de mes actions au roi. La reine et une femme, dont je ne voyais que le dos, s'apprêtaient à partir. Par curiosité, je jetais un coup d'œil pour savoir qui discutait avec Éthel. À ce moment précis, Efée s'était tournée de mon côté et je découvrais son visage pour la première fois. Je m'en souviens encore, mon cœur, saisi, a oublié un battement. Hélas ! le temps de me secouer, elles étaient déjà montées dans le carrosse qui s'ébranlait. Je ne l'ai plus revue jusqu'à l'attaque des Hagans...

— Je suis désolée, Bonneau.

— De quoi, Aila ? Qu'elle ne soit pas devenue ma femme ? Je l'ai regretté pendant quelque temps, puis je me suis habitué à cette idée. Elle me disait que j'étais le grand frère dont elle avait toujours rêvé. Je me suis souvent demandé si elle savait à quel point je l'aimais, mais je crois qu'elle était trop fine pour ne pas s'en douter... Elle m'a donné une place de choix à ses côtés, celle de l'ami fidèle et indispensable, souhaitant préserver, à la fois, la fierté de Barou et la mienne... C'était tout ce qu'elle pouvait m'offrir et je me suis contenté de ce rôle qui m'a apporté beaucoup de bonheurs. Aujourd'hui, lorsque je pense à elle, je me souviens de notre complicité doublée de confiance et de respect. En plus, comme je te l'ai déjà dit, j'ai eu la chance infinie d'élever sa fille...

Bonneau lui sourit, puis fouilla dans la malle à nouveau.

— Voici le dernier souvenir qu'avait Efée de ses parents. En fait, ce n'était pas à elle. Sa famille l'avait offert à la reine lors d'un séjour qu'elle effectuait à Avotour. Éthel l'avait conservé précieusement et lorsque ta mère s'est mariée, ce fut un autre de ses cadeaux, par amitié et en mémoire des siens.

Il extirpa un écrin qu'il ouvrit posément, révélant une parure composée d'un collier de perles, d'une paire de boucles d'oreille assorties et d'un diadème à fixer sur la chevelure. Très simple, ce dernier, constitué d'une délicate chaîne ciselée en or, laissait pendre en son milieu une larme ovale d'un blanc nacré, à ceindre sur le front. Aila demeurait sans voix, elle n'osa même pas toucher les bijoux, se contentant d'observer sur les perles les reflets irisés de la lampe qui les paraient d'éclats chatoyants. Son oncle mit fin à son ravissement en refermant la boîte :

— Et voici le principal, annonça Bonneau.

Aila se demanda ce qu'il pouvait sortir de plus beau que le portrait d'Efée, qu'une robe de mariage féerique ou qu'une extraordinaire parure. La main hésitante, il lui tendit un papier plié en quatre.



— C'est une lettre de ta mère, je ne l'ai jamais ouverte, précisa-t-il d'une voix qui tremblait, je te laisse avec elle.

Il se leva, puis s'éclipsa de la pièce. Aila restait figée devant ce billet, posé sur la table. Elle était médusée : elle ne ressentait plus rien et le regardait, incapable de bouger pour le prendre. La peur l'étreignit. Et si sa mère décidait de la renier comme son père. Non, ce n'était pas possible, pas après lui avoir légué tant de souvenirs d'elle. Aila ferma les yeux, cherchant à calmer son cœur pris de panique. Enfin, surmontant son appréhension, elle déplaça ses doigts vers la lettre dont elle s'empara et l'ouvrit.

*Ma chère Aila,*

*Le temps a dû passer depuis que j'ai disparu de ta vie, te laissant sûrement très seule pour grandir sans moi. J'espère que tu voudras me pardonner un jour d'avoir été obligée de t'abandonner ainsi...*

*Si aujourd'hui, tu as cette lettre entre les mains, c'est que ton existence est arrivée à un tournant crucial. Ce que je redoutais de toute mon âme est survenu, tu vas devoir t'opposer à ton père. Si je n'ai pas réussi à changer son attitude quand nous étions ensemble, je ne le laisserai pas détruire ton avenir après ma disparition, et je serai dans la mort la mère courageuse que je ne suis pas parvenue à être de mon vivant...*

*J'ai pris une décision avant de mourir, celle que tu puisses choisir ta vie, malgré Barou. Dans ce but, je t'ai confiée à ton oncle. Il fera un père attentif et aimant pour toi, le meilleur que l'on puisse trouver. Je sais que l'amour qu'il me portait s'est transformé en tendresse infinie, la même que celle que je partage avec lui. Il m'est arrivé parfois de me demander*

*quelle existence j'aurais menée si c'était lui que j'avais aperçu en premier et non Barou... Sûrement rien, j'ai aimé ton père à la folie et, pour lui, sans la moindre pression de sa part, je serais allée au bout du monde. Les sentiments que j'ai éprouvés pour Bonneau étaient très différents, mais tout aussi profonds. Il représentait le frère que je n'ai jamais eu la chance de voir grandir, puisque le mien est mort brûlé vif... Je sais son courage, il respectera l'engagement qui est le sien et lui, comme Mélinda et Hamelin, l'exécutera pour moi et pour te protéger. Ce qu'ils m'ont promis constitue un acte dont ils vont souffrir, car ils aiment Barou autant que moi et ils prennent le risque de briser la vie de leur frère ou ami. Ma confiance est absolue, aucun d'entre eux ne faiblira le moment venu.*

*Il existe une loi ancienne, toujours en vigueur. Elle est si rarement utilisée qu'elle en est pratiquement tombée en désuétude, mais pas tout à fait. Je la connais et j'ai décidé de m'en servir aujourd'hui pour te libérer définitivement de ce père qui n'en a jamais endossé la responsabilité. Le « Patrico Determago » énonce qu'un enfant dont le père (ou la mère) n'a assuré ni sa protection ni son entretien depuis son enfance peut revendiquer un changement de parent. Pour satisfaire aux conditions, cela nécessite la demande de la mère, même si elle est décédée, et celle de trois proches de la famille. J'ai rédigé la mienne, donc toutes les conditions sont réunies et tu vas pouvoir remplacer ce père. Si Bonneau a bien été celui que je décelais, choisis-le. Cet immense honneur que tu lui accorderas comblera la peine causée par cette inévitable trahison envers son frère.*

*En ce qui concerne ton père, mon cœur est profondément malheureux de voir qu'il n'a pas dépassé son inaptitude. Tu n'es en rien responsable de son comportement. Ce sera dans*

*son histoire qu'il faudra chercher la raison de cette incapacité à te reconnaître et à t'aimer. Si un jour, tu as envie de comprendre, retourne sur le chemin de sa vie. Ce que tu y trouveras te donnera peut-être la force de lui pardonner et de lui offrir une nouvelle chance... C'est un homme merveilleux, grandiose, mais je sais que je n'arriverai pas à te convaincre, sa conduite a été en dessous de tout avec toi et rien de ce que je pourrais faire ou dire n'y changera rien... à toi d'avancer sur ta propre route.*

*Ma puce, mon ange, ma douce... Que ces mots, que je ne pourrai bientôt plus prononcer à ton oreille, me font plaisir à écrire une dernière fois ! Ta naissance et ces années passées à tes côtés incarnent les plus beaux moments de ma vie. J'essaie d'engranger le plus de souvenirs de toi et de ton frère pour mourir avec sérénité et sans regret. Barou sera près de moi, je l'aime tant, ainsi qu'Aubin et toi... Je serre ta poupée dans ma main, tu sais celle avec des cheveux de laine. J'ai prié Bonneau de la mettre avec moi après ma mort, à l'insu de Barou. J'espère qu'elle ne te manquera pas. Mélinna devrait t'en retrouver une autre.*

*J'ai fait ce que je devais faire... Maintenant, je peux partir.*

*Je t'aime, Aila*

*Ta maman Efée*

Aila sentit les larmes couler sur ses joues, tandis qu'une grande détresse l'envahissait. Elle s'était aperçue que l'écriture de sa mère devenait de plus en plus hésitante au fur et à mesure que la lettre s'allongeait. Efée semblait penser que le choix serait simple et facile, mais comment allait-elle pouvoir demander aux plus proches amis de son père de le trahir pour elle ? Elle ne pourrait pas solliciter cela de Bonneau dont il

était le frère, d'attendre de lui de renoncer au dernier membre de sa famille ! Dame Mélinda avait bien dit l'estime qu'elle portait à Barou et la souffrance que lui causerait tout acte contre lui. Les paroles énigmatiques qu'elle avait prononcées prenaient à présent tout leur sens. Et Hamelin, cet homme de paix, comment allait-il vivre cette confrontation avec Barou ? Non, jamais, elle ne pourrait imposer cette épreuve à tous ceux qu'elle aimait. Elle s'effondra sur la table, encore plus anéantie qu'avant...

Ce fut la main de Bonneau sur son cou qui la ramena à la réalité. Elle s'était endormie sur le bois, la lettre devant elle, ses manches noyées de larmes.

— Que se passe-t-il, Aila ? interrogea Bonneau avec tendresse.

— Je ne peux pas exiger cela, pas de vous, ses amis, sa famille. C'est impossible !

— Si, Aila. Nous avons tous donné notre promesse à Efée et nous la tiendrons.

— Mais Barou ne te le pardonnera jamais !

— J'ai opéré ce choix il y a longtemps et j'y demeure toujours fidèle.

— Mais si jamais il te rejetait ! Ou s'il en mourait ?

— Tous les êtres qui ne s'adaptent pas disparaissent, ainsi va la vie...

— Mais, Bonneau, c'est ton frère !

— Oui, mais il est allé trop loin et, même si je l'aime infiniment, j'ai choisi de te protéger de lui.

— Et dame Mélinda et Hamelin ?

— Ils ont pris la même décision en ayant envisagé et accepté toutes les conséquences. Nous nous sommes tous engagés. Mais la seule personne qui peut exercer la demande initiale, c'est toi et nous n'attendons que cela pour te suivre. Tu

dois agir, Aila ! Qu'Efée n'ait pas entrepris toute cette démarche pour rien... !

Elle le regarda avec attention avant de détourner les yeux.

— J'ai besoin de réfléchir, Bonneau. J'ai besoin de prendre l'air.

Elle sortit précipitamment de la maison.

Songeuse, Aila était assise sur une pierre, dans un champ à l'écart du château. Qu'allait-elle pouvoir faire ? Qu'allait-elle devenir ? À quoi allait-elle devoir renoncer pour continuer à avancer ? Nerveusement, elle dépouillait de petites branches de leurs feuilles tout en les regardant s'entasser les unes sur les autres. Elle réalisait que son choix serait à l'origine d'un tournant dans sa vie. Dame Mélinda, Hamelin et Bonneau avaient concrétisé le leur longtemps auparavant, ils avaient d'ores et déjà consenti à perdre Barou, mais elle, pas encore... Si elle s'opposait à son père, elle aliénerait définitivement le dernier espoir de retrouver son amour. Si elle ne s'opposait pas, son ultime chance de devenir ce qu'elle espérait disparaîtrait... Comment savoir quel choix était le bon ? Et comment assumer que le meilleur des deux signifiât la fin d'un rêve, d'un espoir fou ? Toutes ces questions se bousculaient dans son esprit, tandis que les réponses lui échappaient. Un bruit de pas lui fit lever la tête, elle vit Aubin qui la rejoignait :

— Je te cherchais, Aila, je suis désolé...

Un instant, elle posa son front contre son buste, avant de se redresser.

— Il faut que nous parlions, Aubin, j'ai des choses graves à partager avec toi.

Il s'écarta, le regard interrogateur, puis ils s'assirent côte à côte.

— Ce soir, maman m'a offert mon héritage à travers Bonneau.

Elle plongea ses yeux dans ceux de son frère, avec gravité.

— J'ai un portrait d'elle, à présent. Est-ce que tu l'as déjà vue, Aubin ?

— Oui, père en conserve un, camouflé dans un de ses tiroirs. J'aurais pu faire un bon voleur, car il ne s'est jamais aperçu que j'allais le regarder régulièrement !

Il esquaissa un petit rire.

— Elle m'a offert sa robe de mariée et sa parure de bijoux, elles sont de toute beauté...

— Alors, tu comptes les porter quand ?

Ce fut au tour d'Aila de légèrement s'esclaffer avant de redevenir grave.

— Aubin, elle m'a laissé une lettre...

Au haussement de sourcils de son frère, elle sentit sa déception de ne jamais en avoir reçu. Elle le rassura :

— Ne t'inquiète pas, il y en a sûrement une pour toi que tu découvriras pour un événement marquant de ta vie. Quand tu porteras sa robe de mariée par exemple !

Ils rirent ensemble, mais cette légèreté ne fut que passagère.

— Aubin, l'héritage qu'elle m'a laissé dans cette lettre est terriblement douloureux. Je ne sais plus quoi faire...

— Vas-y, explique-toi.

— Une loi existe, qui me permet de changer de père.

— Après tout, pourquoi pas ?

— Aubin, pour en arriver là, quatre personnes proches de la famille doivent témoigner de son inaptitude à me donner de l'amour, à me protéger et à subvenir à mes besoins...

Son frère pâlit et osa une question :

— Tu voudrais que je témoigne ?

— Non. Maman s'est occupée de tout et a tout prévu avant sa mort. Bonneau, dame Mélinda et Hamelin ont déjà écrit leurs lettres ou vont le faire.

Aila sentit l'émotion la submerger à nouveau.

— Et le dernier témoignage ? s'enquit-il, encore plus inquiet.

— Ce sera le sien, elle affirmera que Barou n'a pas été un père pour moi...

Un silence lourd s'abattit. Il secoua pensivement la tête :

— Par les fées... Ce sera épouvantable pour lui. Ses amis et mère..., murmura Aubin.

— Mais tu es là, toi aussi, je vais bouleverser ta vie si je le demande...

— Qu'en disent les autres témoins ?

— Ils se sont mis d'accord avec maman. Ils s'y résoudront tous, c'est prévu, malgré l'estime qu'ils portent à Barou. Ils en acceptent les conséquences quelles qu'elles soient...

— Par les fées..., ne fit que répéter Aubin.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je ne sais pas, Aila. Ce sera redoutable pour père de voir ses amis le laisser tomber et surtout notre mère se retourner contre lui, vraiment dramatique...

— J'en suis consciente...

Aubin se leva d'un bond. Aila, désespérée, crut qu'il partait, mais il se mit à arpenter l'allée d'une démarche saccadée, ponctuée de soupirs et de mouvements d'humeur. Elle le suivait des yeux, résistant de son mieux à la tension ambiante qu'elle ressentait, puis, soudain, elle prit sa décision.

— Aubin !

Il se figea devant elle et lui coupa l'herbe sous le pied :

— Tu dois le demander, Aila. Père n'a pas le droit de t'empêcher de devenir ce pour quoi tu es faite. C'est un homme admirable. Si tu savais à quel point il compte pour moi...

Sa voix se cassa.

— Je le sais, Aubin, et je ne comprends même pas comment, l'aimant autant, tu as rempli ta place de frère auprès de moi...

Il eut un rire sans joie et poursuivit :

— Tu es comme lui, un personnage charismatique, même si tu n'en as pas encore conscience... Tu vois, il n'ignore pas que je ne dépasserai guère le stade du combattant médiocre, que je ne marcherai pas dans ses pas, mais il ne cesse de m'encourager et je progresse doucement... Il aurait pu me renier moi aussi, mais il n'en est pas moins resté un père aimant et confiant. Je sais pourquoi ses hommes le suivraient jusque dans la mort, parce que je ferais comme eux, je l'accompagnerais n'importe où, les yeux fermés. Quelle zone d'ombre, existant dans sa vie, expliquerait son attitude envers toi ? Je l'ignore... Je l'ai cherchée, Aila, mais je n'ai pas réussi à la découvrir...

Aubin se tut comme à bout de souffle, le visage crispé. Chaque mot lui coûtait.

— Mais à ta place, j'exercerais mon droit. Je connais la douleur de grandir sans l'amour d'un parent. Toi, tu as poussé sans l'amour d'aucuns, alors que l'un d'entre eux était encore vivant et si près... Demande-le, Aila, mais ne m'en réclame pas plus.

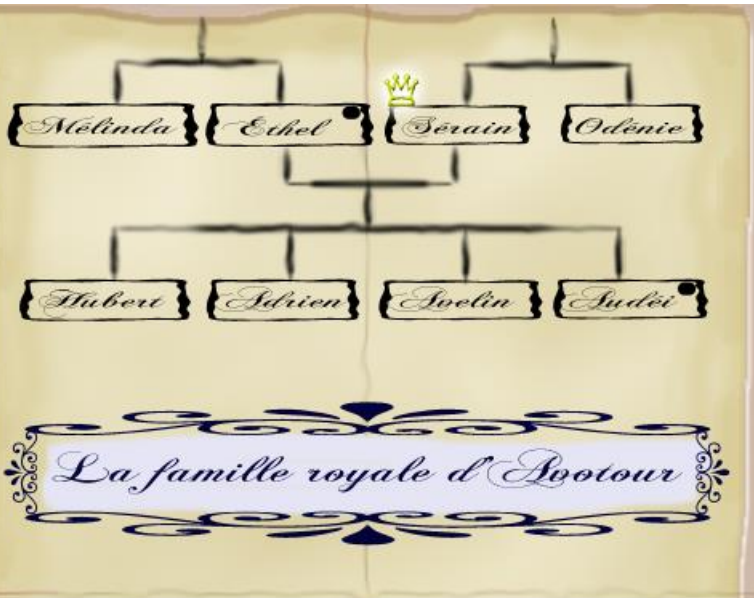
Son frère tourna les talons et partit en courant.

— Aubin ! cria Aila.

Mais il avait déjà disparu...

La nuit obscurcissait tout depuis longtemps quand elle rentra à la chaumière, une assiette de soupe froide l'attendait avec un guignon de pain, mais elle n'avait pas faim. Elle déposa ses affaires sur sa chaise, se glissa dans sa grande chemise, puis dans les draps frais de son lit et s'endormit comme une masse...





## Chapitre 3

Bonneau vint réveiller Aila le lendemain matin.

— Prête ?

Elle hocha la tête, tandis qu'il tirait de son pourpoint quatre lettres qu'il lui tendit.

— Tu as raison et je te soutiendrai jusqu'au bout.

— Merci, dit-elle simplement.

Habillée, elle sortit dans la cour où son oncle l'attendait. Ils partirent ensemble, sans échanger le moindre mot. Juste sur le point de parvenir au champ d'entraînement, il rompit le silence :

— Tu ne disposeras que d'une seule arme personnelle. J'ai préparé ton kenda et je te le donnerai le moment venu.

Elle hocha la tête, puis ils se mêlèrent à la foule impatiente, avant de rejoindre les autres concurrents. Arrivée parmi les élèves de Barou, Aila sentit leurs yeux sur elle, mais elle perçut moins d'hostilité que ce qu'elle escomptait. Elle soutint tous les regards qu'elle croisa, se gardant d'afficher la moindre lueur de défi. Elle attendait juste la suite des événements.

Le son d'un cor retentit et le silence s'installa dans l'assemblée. Elieu prit la parole :

— Les joutes se poursuivent aujourd'hui entre les onze meilleurs combattants sélectionnés par Barou. Je vous rappelle les noms des gagnants de la course d'hier : Émelin Gingon, Arist...

Aila intervint :

— Monseigneur !

Elieu s'arrêta, tandis que tous les regards se focalisaient sur elle.

— Je sollicite la faveur d'être réintégrée à la première place qui était la mienne.

Le châtelain, gêné, se tourna vers le maître d'armes qui ne bougea pas.

— J'entends votre demande, Aila, mais je ne puis y répondre favorablement, n'ayant pas obtenu l'assentiment de votre père.

Aila affronta Barou, lui adressant directement la parole :

— Barou, que vous le vouliez ou non, je participerai à cette joute. Je vous offre la liberté de me laisser concourir en me donnant votre permission ou celle de souffrir parce que vous ne me l'accorderez pas. Que choisissez-vous ?

L'intransigent maître d'armes conserva la même fixité.

— Très bien, vous empruntez la route la plus douloureuse. Que tous ici soient témoins du fait que j'ai cherché à vous épargner ! Par les fées, je fais appel à une loi ancienne et encore en vigueur, le « *Patrico Determago* », je désire changer de père !

Autour d'elle, l'assistance s'anima. Rares étaient les gens qui avaient entendu parler de cette loi, mais Barou, oui. Pour la première fois de sa vie, il tourna son visage incrédule vers la jeune fille et croisa brièvement son regard avant de s'en détourner. Le mage du roi, l'homme à la barbe blanche, intervint, tandis que les murmures de la foule se calmaient.

— Je suis le mage Orian. Je connais cette loi et je détiens le pouvoir de la faire appliquer. Sais-tu les documents que tu dois me fournir ?

Serrant les dents pour ne pas trembler, Aila répondit :

— Oui, mage royal. J'ai besoin de quatre témoignages de proches qui allèguent que celui qui m'a donné la vie ne m'a pas aimée, ne m'a pas protégée et qu'il n'a jamais participé en aucune façon, pas même financière, à mon éducation.

— Je vois que tu connais la loi, Aila Grand. Ta mère est décédée aujourd'hui, et tu n'ignores pas que, parmi les quatre déclarations, il me faut la sienne qui dénonce le comportement de ton père actuel ?

Aila se maîtrisa davantage tant elle sentait la tension lui étouffer la poitrine, mais elle tint bon.

— Je le sais, mage royal. Elle était au courant et avait écrit ses dernières volontés, avant sa mort, en présence de témoins qui pourront tous confirmer sa validité.

— Elle ment ! hurla Barou.

Subitement, il perdit le contrôle de la situation et explosa :

— Elle ment ! Jamais ma femme ne m'aurait trahi de la sorte ! Jamais !

Le regard sévère d'Orian l'invita à se reprendre, ce qu'il réussit au prix d'un effort considérable.

— Apporte-moi les documents, jeune Aila.

Portée difficilement par ses jambes, elle s'avança vers lui, saisit les lettres dans son gilet, puis les tendit au mage.

— Sais-tu également qu'en changeant de père, tu renonces définitivement toute prétention sur l'héritage auquel tu aurais pu légitimement prétendre ?

— Non, je l'ignorais, mais ma détermination n'est en rien modifiée.

— Et que ton frère deviendra ton cousin ? poursuivit Orian.

Elle ne l'avait pas réalisé non plus.

— Qu'importe, frère ou cousin, ce qui compte est ce que nous partagerons.

Étrangement, perdre son unique frère constitua ce qui lui coûtait le plus...

— Que les autres témoins avancent vers moi !

Hamelin et Mélinda se regardèrent avant de se rapprocher du mage royal, tandis que Bonneau fendait la foule vers Aila. Tous jetèrent un coup d'œil plus ou moins rapide vers Barou dont la colère s'amplifiait visiblement.

— Présentez-vous, je vous écoute.

Bonneau prit la parole :

— Je m'appelle Bonneau Grand, le frère de son père. J'assistais sa mère lors de la rédaction de sa lettre. Je soutiens la requête d'Aila. Je certifie que son père n'a jamais aimé, protégé sa fille ou subvenu à ses besoins. Je suis le premier témoin.

Mélinna lui succéda :

— Et je suis le second. J'appuie la demande d'Aila. En tant que châtelaine du comté d'Antan, je me tenais aux côtés de mon amie quand elle a rédigé cette lettre. Je confirme que son père n'a jamais aimé, protégé sa fille ou subvenu à ses besoins.

Barou se décomposait au fur et à mesure que sa colère tombait, muée en incompréhension totale. Hamelin termina :

— Je suis le troisième témoin. Comme mage de ce château, je fus présent lors de la rédaction de la lettre par sa mère. Je supporte Aila dans sa requête. J'atteste que son père n'a jamais aimé, protégé sa fille ou subvenu à ses besoins.

Le mage royal hocha la tête gravement.

— J'ai entendu vos témoignages. Je n'ai plus qu'à vous donner lecture de la lettre de la défunte :

Moi, Efée Grand, mère d'Aila Grand et épouse de Barou Grand, soutient la requête de ma fille Aila contre son père. J'affirme que son père n'a jamais aimé, protégé sa fille ou subvenu à ses besoins.

Barou secouait la tête, les épaules affaissées. Le mage royal se tourna vers lui.

— Barou Grand.

Le frère de Bonneau leva vers lui des yeux dévorés de chagrin.

— Vous êtes un grand homme dont le courage et la valeur sont reconnus de tous et vous avez su gagner l'estime de chacun par votre bonté. Même le meilleur d'entre nous peut commettre une erreur et il apparaîtrait indubitablement que vous

en avez accompli une envers votre enfant. Sa demande soutenue par celles de quatre témoins, dont sa mère, votre femme, me paraît légitime et j'accède à sa requête.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Damoiselle Aila, je vous libère de la tutelle de Barou Grand. N'étant pas majeure, je me dois de vous trouver un autre père. Avez-vous choisi une personne ou dois-je me substituer à vous ?

Elle pivota vers Bonneau et reprit, la voix tremblante :

— Mage royal, ma mère m'a confiée à mon oncle qui, depuis, m'a apporté tout ce qu'un père doit donner à ses enfants : l'amour, l'attention, le partage. Il a subvenu seul à mon éducation et tout ce que je possède aujourd'hui, ce sont ses mains et son cœur qui me l'ont offert. S'il y consent, je le voudrais comme père, car c'est la meilleure personne que je connaisse.

Elle se rapprocha de Bonneau qui lui sourit, avant de se tourner vers Orian.

— Mage royal, je me suis occupé de cette jeune enfant depuis sa naissance et je l'ai élevée depuis la mort de sa mère. La vie ne m'a jamais offert de plus beau cadeau, j'accepte avec joie de devenir ce que j'ai toujours été pour elle : son père.

Orian les regarda.

— Alors, qu'il en soit ainsi ! De par les fées, je déclare solennellement qu'Aila Grand, fille de Barou Grand n'est plus. Aujourd'hui, elle devient Aila Grand, fille de Bonneau Grand. Cette décision sera consignée dans les registres du château et validée par les signatures et cachets d'Hubert et d'Avelin d'Avotour, fils du roi Sérain d'Avotour, ici présents.

Bonneau prit sa fille dans ses bras, tandis qu'un tonnerre d'applaudissements retentissait tout autour d'eux. Les combattants de Barou se sentaient mal à l'aise. Fidèles à leur maître d'armes, ils avaient compris, pour la plupart, le message du mage : même le meilleur des hommes pouvait se tromper...

C'était l'erreur de Barou, sûrement la seule et l'unique, mais de taille et il devait l'assumer.

— Reprenez, sire Elieu. Nous ne devons plus accumuler de retard, intervint Hubert.

— Bonneau, acceptez-vous que votre fille participe aux joutes ?

Le nouveau père d'Aila éclata de rire :

— Il ne manquerait plus que je dise non ! Je la forme à cela depuis son plus jeune âge ! Alors oui ! Mille fois oui !

Une salve d'encouragements ponctua ses propos. D'une façon bizarre, la journée la plus difficile de la vie d'Aila devenait celle de sa consécration. La tension était retombée, elle se sentait toute à la fois vidée et apaisée. Elle appréciait l'engouement de la foule à son égard, toute à sa joie que Bonneau fût enfin son père et surtout que tout fût terminé. Une ombre passa sur son cœur quand elle pensa à Aubin. Pourvu qu'elle ne le perdît pas... Elle leva la tête, le cherchant des yeux sans l'apercevoir. Barou avait également disparu. Mélinna et Hamelin se rapprochèrent d'elle et de Bonneau pour les féliciter, leurs expressions mélangeant résignation, tristesse et gaîté...

Elieu se racla la gorge pour reprendre contenance :

— Voici donc, dans l'ordre, les cinq cavaliers vainqueurs de la course d'hier : Aila Grand, Émelin Gignon, Aristide Héran, Aubin Grand, Aimé Faller. Ils vont rejoindre leur équipe, celle des meilleurs combattants qu'Avotour n'ait jamais formés et prouver leurs valeurs. Les joutes seront réparties sur les épreuves suivantes : tir à l'arc sur cibles fixe et mouvante, duels à l'épée, puis au corps à corps et, enfin, avec un instrument de combat de votre choix. Nous avons imparti un temps limité à certaines d'entre elles. Vous devrez démontrer votre résistance, votre maîtrise des armes, votre aptitude à

vous défendre et à attaquer. Commençons par la première avec le tir sur cible fixe. Que les meilleurs gagnent !

Le groupe d'adversaires partit vers le pas de tir. Ils se placèrent par ordre d'arrivée, tandis qu'Aila, traînant en arrière, cherchait Aubin des yeux sans le trouver. Son cœur frémit. Par sa faute, il allait rater le début de la joute...

— Qui manque à l'appel ? questionna Hubert après un rapide décompte des présents.

— Aubin Grand, le fils de Barou, répondit Elieu.

— Alors, nous débiterons sans lui, reprit le prince.

— Non ! S'il vous plaît ! Sa situation mérite attention... Donnez-lui une chance d'arriver ! Peut-être pourrions-nous envoyer une personne le chercher, supplia Aila.

Le regard froid du prince se posa sur elle quand une voix leur parvint, détournant Hubert des mots qu'il allait prononcer.

— Inutile, me voici. Me permettez-vous de participer malgré mon retard, Prince Hubert ?

— Installez-vous. Que le tournoi commence !

Aila ressentit un immense soulagement en entendant Aubin, mais un coup d'œil lui suffit pour comprendre que plus rien ne serait comme avant : il lui tournait ostensiblement le dos. Sa vie avait vraiment basculé en ce jour. À quelles autres conséquences, ignorées aujourd'hui, allait-elle devoir encore faire face demain ? Elle chassa ses préoccupations pour se concentrer. Elle excellait au tir à l'arc et rien ne devait la distraire. Parmi les concurrents, qui donc jugeait-elle susceptible de lui poser des problèmes ? Aubin, naturellement, l'un des meilleurs dans cette discipline, elle n'oubliait pas qu'il lui avait appris à tirer et offert son premier arc. Figuraient aussi Aristide Héran et Aimé Fallier dans les gagnants de la course, mais la proportion d'archers de valeur baissait chez les nouveaux exceptés Adam Meille, Tristan Karest et Pardon Juste peut-être. Les autres n'accompliraient pas de



miracles, elle le tenait désormais pour acquis. Son tour approchant, Aila fixa son attention sur la cible, occultant toute distraction. Les résultats des concurrents précédents étaient tout à fait ceux escomptés, excepté la découverte d'un adversaire de taille inattendu : Pardon Juste avait plus que brillé... Il serait un rival intéressant sur des cibles mobiles.

Enfin, son tour arriva pour le premier test : cinq cibles de plus en plus éloignées et une flèche pour chacune d'entre elles. Dans cette épreuve non minutée, Aila prit son temps. Elle encocha sa première flèche, inspira et expira longuement, banda son arc et lâcha la corde. Elle suivit du regard la trajectoire de son trait et sourit quand il se planta au milieu du cercle. Les quatre suivantes réussirent leur parcours vers le cœur des cibles, sans l'ombre d'un écart. Deuxième test : cinq carrés de la largeur d'une main, placés à des hauteurs différentes et toujours cinq essais. Là encore, l'épreuve ne lui posa aucun problème. Cependant, son ultime flèche légèrement décentrée la mécontenta. Elle se promit d'accroître sa vigilance, ce genre de détail pouvait coûter une victoire... Aubin, le dernier à passer, réussit avec une facilité déconcertante, prouvant une fois de plus son excellence au tir à l'arc.

Pour la joute suivante, les concurrents se partagèrent en deux groupes, tirant une pièce de bois coloré dans un chaudron. Deux personnes de jetons de même couleur se retrouvaient à combattre ensemble. Pour son plus grand désespoir, Aila tomba sur Hector Plantu, un jeune homme gigantesque : pas loin de deux mètres de haut, des muscles en acier et une tête d'idiot du village qui ne lui rendait pas justice. Elle l'avait souvent observé et connaissait son unique défaut : il n'en présentait aucun. Néanmoins, le fait qu'elle évitait le combat contre Aubin la soulagea sincèrement, c'était déjà ça.

Elle profita du temps qui lui restait avant la rencontre avec Plantu pour analyser tous ceux qui combattaient et ainsi parfaire ses connaissances sur chacun d'eux. Elle repérera la fragilité d'Aimé Fallier dans la protection de son flanc droit, les enchaînements bien rodés d'Adam Meille qui alternait attaques et parades, rehaussées par une inventivité débridée, lui permettant de s'en sortir facilement. Elle engrangea tous ces petits détails avec minutie, prête à les utiliser, le cas échéant...

Quand vint son tour contre Hector Plantu, Aila pensa que limiter les dégâts représentait la meilleure solution, à moins que... Ils se placèrent face à face et, dès le signal du départ, elle entreprit de faire tournoyer son épée au-dessus d'elle, guettant la réaction de Plantu. Elle observait le mouvement de ses yeux, tandis que le sifflement de son arme rythmait le combat à peine commencé. Dès que la lame passa derrière la tête d'Aila, il se fendit pour attaquer, mais elle avait déjà anticipé sa manœuvre et, pivotant sur elle-même, tout en se déplaçant, elle le frappa sur le flanc gauche. Poursuivant sur sa lancée, elle se dressa dans son dos, l'obligeant à se retourner pour se retrouver face à elle. Les yeux d'Hector Plantu jetaient des éclairs. Pas le moindre instant il n'avait pensé que cette fichue gamine pourrait le toucher et il en fulminait de rage et de dépit. Comme Aila l'espérait, il avait péché par excès de confiance, lui dévoilant la brèche dans laquelle elle s'était aussitôt engouffrée. Comme quoi sous-estimer un adversaire que l'on n'avait jamais vu combattre affaiblissait la capacité de défense. En dépit de son assaut réussi, en face de l'excellent épéiste qu'elle affrontait, Aila se contenta de résister vaillamment jusqu'aux dernières minutes du combat. Ce fut alors qu'une idée folle surgit dans son esprit... Elle évalua la hauteur du grand gaillard, la dureté du terrain, l'élasticité de sa lame et réfléchit à la façon de la planter dans le sol pour s'en

servir comme de son kenda. Elle allait tenter le coup, jouant à quitte ou double. Cinq pas d'élan pour se rapprocher de Plantu, enfoncer l'arme, mais pas trop et s'appuyer dessus pour s'élever dans les airs dans un saut pendant lequel elle pivota modérément. « Surtout ne lâche pas l'épée ! », songea-t-elle, comme une prière. Elle sentit quand la lame résista pour ressortir du sol dans lequel elle s'était plantée, puis le moment où, enfin, elle céda à l'action exercée sur elle. Aila resserra sa prise sur le pommeau tout en maîtrisant son mouvement pour parvenir sur les épaules de Plantu, alors que l'acier se dégageait de la terre sans trop déséquilibrer son envol. Son adversaire se retrouva soudainement chevauché par la jeune fille, le tranchant sur la gorge, tandis que le gong de fin retentissait. Aila lâcha son arme et descendit avec souplesse des épaules du perdant. Il lui jeta, cette fois-ci, un regard haineux et s'en fut, dédaignant la main qu'elle lui tendait pour le salut rituel.

— Concurrent Plantu, recommanda sèchement Avelin, je vous invite à aller saluer votre partenaire comme vous le devez.

Plantu oscilla l'espace d'un instant avant d'obéir à son prince, retournant donner une poignée de main, la plus brève possible, à Aila qui demeura impassible.

— Concurrent Plantu, intervint à nouveau Avelin, inutile de vous représenter aux joutes suivantes, je vous raye dès maintenant de la liste des participants. Pour moi, il est hors de question de prendre un combattant qui ne respecte pas son adversaire, ne serait-ce que pour son adresse...

Hector Plantu, rouge de honte, hochait la tête, puis s'inclina en s'éloignant, penaud.

— Ultime épreuve de la matinée au pas de tir ! informa Elieu.

Aila soupira. Encore une ce matin..., et la dernière avant de manger, fantastique !

Le tir sur cible mobile ne fut qu'un jeu d'enfant pour Aila. Elle adorait cette traque subtile qui mettait tous ses sens en alerte, qui sollicitait au maximum la finesse de son oreille et son acuité visuelle. Elle jubilait de bonheur et cette joute renforçait son impression de se dédoubler, comme si elle captait le moindre son et détectait le mouvement le plus infime... Là encore, elle observa les concurrents : Aubin et Pardon ressortaient parmi les meilleurs. Ensuite, le déjeuner apporta une coupure bienvenue pour tous. Elle rejoignit la tente dans laquelle les repas étaient servis. Ne se sentant pas à sa place avec les élèves de Barou, son assiette remplie, elle s'écarta d'eux pour manger son contenu. Elle entrevit la silhouette d'Aubin, mais ne leva pas la tête vers lui. Elle voulait encore conserver l'espoir de demeurer son amie à défaut d'être sa sœur ou sa cousine... Elle avait suivi les résultats des joutes et, ravie, elle constata qu'Aubin restait bien placé dans la course. Parmi les gagnants potentiels, les noms d'Adam Meille, de Tristan Karest et de Pardon Juste revenaient souvent dans les conversations. Aila entendait peu le sien, car aucun élève de Barou n'oserait la considérer comme un possible vainqueur sans faire offense à son maître d'armes. Au final, probablement à cause de sa présence trop proche, les discussions paraissaient gênées ou devenaient des murmures alors elle préféra s'éloigner un peu plus.

Un instant, peut-être à cause de la tension vécue et de la fatigue, Aila eut envie de fuir toute cette animation, mais, maintenant qu'elle avait tapé du pied dans la fourmilière, elle se devait d'aller jusqu'au bout. Toutefois, elle ne savait plus si tout ce qu'elle avait désiré en valait vraiment la peine. Elle regarda autour d'elle. Tous les villageois participaient à la fête : enjoués et rieurs, ils pariaient vraisemblablement sur les vainqueurs possibles, jouaient et perdaient tout aussi sûrement. Elle parcourut les visages de ceux qu'elle croisait, un

mélange de têtes connues au milieu d'étrangères. La joute avait dû déplacer des gens de très loin. Se fondre parmi eux, disparaître sans laisser de trace, devenir une personne comme les autres, anonyme, quelle tentation... Levant les yeux, elle regarda son château, ceint de murailles imposantes, qui dressait son donjon avec fierté vers le ciel, et réalisa à quel point elle l'aimait. La perspective de sa sélection signifierait qu'elle quitterait tout ce qui avait constitué sa vie jusqu'à présent, et son cœur se gonfla de tristesse à cette éventualité. D'un autre côté, peut-être cela lui permettrait-il de tout reprendre à zéro, de devenir une autre que la fille ignorée du plus grand héros d'Avotour. Sauf si, malheureusement, sa réputation s'étendait au-delà des frontières d'Antan... Égarée dans ses idées, une voix la ramena dans le présent.

— Pardon, Hamelin, je ne vous ai pas écouté...

— J'ai dit que tu paraissais perdue dans tes pensées.

— Mage Hamelin, quel fin observateur vous faites !

— Moque-toi du vieil homme que je suis...

— Jamais, Hamelin ! Je faisais juste semblant et vous avez raison, j'étais perdue... dans mes pensées.

— Tu as vécu de grands bouleversements en très peu de temps et tu es si jeune. Trouver la bonne route représente déjà bien des difficultés à l'âge adulte...

— Avez-vous déjà hésité ? Avez-vous déjà eu en face de vous tellement de routes que vous n'avez aucune idée de laquelle choisir ?

— Oui, Aila. Malheureusement, mon expérience ne te servira à rien. Tu maîtriseras ta vie aussi longtemps que tu agiras selon ton cœur. Toutes nos décisions ne sont pas faciles à prendre, comme celle de changer de père, mais une fois engagée sur cette nouvelle route, tu découvres d'autres portes dont tu ne soupçonnerais même pas l'existence.

— Même celle de quitter tous les siens ?

— Rien ne t'empêchera de réapparaître lorsque tu le souhaiteras. Ce ne sera pas un adieu, juste un au revoir...

— Serai-je capable de revenir, de me confronter à nouveau à celui qui n'est plus mon père et à cette indifférence que j'ai peut-être convertie en haine !

— Barou a vécu une expérience terriblement douloureuse... Lui non plus ne ressort pas indemne de ce qu'il a engendré. Sans doute, apprendra-t-il de ses erreurs ? Et toi, Aila, crois-tu que tu reviendras telle que tu seras partie ? Bien sûr que non ! La vie se chargera de te transformer en une femme mûre, pleine de sagesse. Peut-être même arriveras-tu à ne plus espérer son amour, car là réside le fond du problème. Théoriquement, tu peux changer de père, il n'en reste pas moins le père dont tu désires être aimée...

C'était si vrai... La subtilité d'Hamelin la touchait au plus profond de son être. Quel enfant ne voudrait pas être chéri par ses parents, d'autant plus quand il n'en a plus qu'un ? Elle avait passé sa vie à rêver de cet amour et, à présent, elle avait perdu son dernier espoir. Cela ne se produirait jamais plus, maintenant. Elle était certaine que seule la haine que Barou éprouverait à son égard permettrait à l'homme de survivre à ce revers...

— Il te reste encore beaucoup de temps pour modifier l'avenir, Aila, ce serait un tort de se fermer à tout espoir. Les fées sont nos alliées. Un jour peut-être décideront-elles de t'aider à y voir clair...

Elle sourit. Elle n'avait jamais compris comment Hamelin, si logique, si rationnel, pouvait croire en elles. Un jour, se souvenait-elle, elle lui avait demandé pourquoi il parlait d'elles comme si elles existaient réellement.

— Allons donc, Aila ! Comment oses-tu douter de leur existence ? Elles vivent là, partout autour de nous, à chaque instant, veillant sur nous comme les êtres invisibles qu'elles sont ! Nous n'avons pas besoin de voir pour croire ! Tu as bien

lu tout ce que je t'ai donné sur les fées ! En conséquence, tu sais qu'elles existent !

Elle se souvenait à quel point elle était restée bouche bée devant Hamelin, inflexible ! Lui, si calme, était sorti de ses gonds, donc il était inutile de relancer le débat aujourd'hui.

– Peut-être..., hasarda-t-elle.

La voix d'Elieu qui rappelait les concurrents pour la prochaine épreuve se fit entendre et Aila se leva.

– Que les fées t'escortent où que tu ailles, souffla Hamelin, la voix tremblante.

Elle posa son regard sur lui, surprise par toute l'émotion que le vieil homme dégageait. Elle l'entoura de ses bras avec une immense tendresse.

– Votre souvenir m'accompagnera partout où j'irai et réchauffera ma vie, même en plein cœur du froid, lui murmura-t-elle.

Ils se sourirent et Aila déposa un bisou sur sa joue avant de rejoindre les concurrents.

Aila tira la même pièce que Pardon Juste. Elle fronça les sourcils. Elle l'avait toujours considéré comme un modeste combattant, mais là, il apparaissait nettement meilleur qu'elle l'escomptait. Il serait probablement difficile de le battre... Il souhaitait un combat à mains nues et elle avait choisi le kenda.

À leur entrée dans l'arène, Pardon Juste la salua – au moins, il avait retenu l'avertissement du prince Avelin – et lui sourit. Elle y répondit brièvement. À l'occasion de leurs premiers mouvements, ils se testèrent mutuellement et Aila se réjouit : elle allait se régaler, car, à l'évidence, il manifestait une grande agilité, de la rapidité et une finesse extrême dans ses réactions. Elle se concentra, cherchant des défauts qu'elle trouva avec peine dans sa façon de se mouvoir, même si elle nota un léger déséquilibre à la réception quand il sautait sur le côté droit. Elle décida d'attaquer, l'amenant à bondir sur la

droite pour profiter de cette minuscule faiblesse. Elle faillit réussir, mais la souplesse du jeune homme l'aida à se dégager in extremis.

— Bravo ! Vous avez déjà remarqué mon premier point faible. Malheureusement pour vous, je le connais aussi et j'ai beaucoup travaillé pour y remédier ! À mon tour de lancer l'offensive !

Pardon exultait ouvertement. Sans se déconcentrer, Aila essaya de comprendre où il voulait en venir. Il tenta une attaque qui paraissait classique, mais qu'il agrémenta avec une originalité trompeuse dans son déroulement. Il en fallut de peu pour qu'elle se fît surprendre et se dégagea de justesse.

— Vous êtes impressionnante... commenta-t-il, en souriant.

Mais que cherchait cet abruti ? À lui faire du charme pour la faire flancher ?

— Beau parleur, va ! murmura-t-elle entre ses dents.

Elle changea rapidement d'avis, Pardon était clairement ravi de se battre avec elle. Chacun multipliait les attaques parées par l'autre et, connaisseur, il se fendait d'une moue approbatrice. Puis vint l'idée de génie qu'elle attendait. Elle le laissa réussir un enchaînement dont elle pressentait la finalité et au moment où, enfin, il allait l'immobiliser, certain de sa victoire, elle se dégagea d'un violent coup de reins, puis inversa la position. Elle entoura sa gorge avec ses deux jambes, bloquant son bras sur sa poitrine quand le gong final retentit. Elle le libéra immédiatement et celui-ci se releva, radieux :

— Vous êtes une vraie championne. J'ai pris un rare plaisir à vous combattre.

Il lui tendit la main qu'elle serra avec entrain.

— J'escomptais pourtant bien marquer quelques points dans ce combat parce qu'au kenda, vous m'écraserez, je le sais ! Quant aux points, plouf, plouf, je viens de me faire battre par une fille et dans quelque temps, aïe, aïe, aïe, je vais recommencer !



Pardon parlait de son échec avec un détachement incroyable, comme s'il s'en amusait. Il ne semblait pas le moins du monde en colère après sa défaite. Au contraire, il appréciait sa valeur et le plaisir qu'il avait pris à la combattre... Aïla hésita avant de se lancer :

— Vous voulez que je vous montre les enchaînements de base au kenda et ainsi, j'affronterai un adversaire intéressant.

À son tour, il afficha un air surpris :

— Pourquoi le feriez-vous ? s'étonna-t-il.

— Je n'aime pas les victoires faciles, se contenta-t-elle de répondre, en haussant les épaules.

Ils passèrent tout leur temps de repos avant le deuxième combat à s'entraîner. Bonneau avait prêté son kenda à Pardon qui se révéla vraiment très doué. Il donnait l'impression, comme elle, de sentir les mouvements en lui, de les intégrer sans le moindre effort comme s'ils avaient toujours fait partie de lui. Elle avait croisé peu d'apprentis de l'école aussi habitués naturellement... Tellement passionnés dans leur échange, ils ne s'aperçurent pas du nombre croissant de regards, même parmi les élèves de Barou qui passèrent leur pause à les observer, voire à les envier...

Quand enfin leur tour vint, elle n'eut pas envie de le battre tout de suite. Elle lui donna l'occasion de montrer ce qu'il avait appris en très peu de temps sur des enchaînements simples. Il se débrouilla très bien malgré les nombreuses petites fautes qu'il commit et dont elle aurait pu profiter.

— Aïla, vous devez prouver ce que vous valez au kenda. Assez joué, cessez d'amuser la galerie et finissons-en, voulez-vous ! lui murmura Pardon, ses yeux rieurs fixés sur elle.

Et ce fut ce qu'elle fit ! Il tenta de se défendre, mettant au point des stratégies ingénieuses qui combinaient plusieurs enchaînements, mais il se fit battre à plate couture tant Aïla semblait voltiger dans les airs, imprévisible, intouchable, tout

simplement imbattable... Son kenda fendait l'espace comme si une vie propre l'animait. Le spectacle était à couper le souffle... que perdit Pardon, plié en deux, quand, voulant parer un dernier assaut, il reçut en plein ventre le bâton juste destiné à le frôler. Aila se précipita vers lui, tandis que le gong retentissait.

— Pardon, vous allez bien ?

Il lui adressa un signe de la main pour lui dire oui, mais mit plusieurs minutes pour retrouver quelques couleurs et sa respiration.

— Ouf, ça va mieux et dire que vous m'avez à peine effleuré ! S'ils ne vous choisissent pas comme nouveau commandant de leurs armées, c'est qu'ils sont demeurés !

Aila jeta un coup d'œil, constatant avec soulagement que personne n'avait entendu les paroles hardies de Pardon.

— Gardez donc vos opinions pour vous, cela serait préférable. Voulez-vous que je m'assure que je ne vous ai rien de cassé ?

— Vous savez le faire aussi... C'est gentil, merci ! Mais j'ai déjà palpé et je semble entier !

Aila le reconsidéra une nouvelle fois : il dégageait une telle bonne humeur qu'elle en était communicative. Et tellement de compétences, il paraissait si complet. Ce ne serait pas elle qu'ils choisiraient, mais un garçon comme lui. Un homme, un vrai, pas elle, une gamine...

— Merci, Pardon, vous avez été un extraordinaire adversaire et j'ai pris beaucoup de plaisir à vous combattre.

Pour l'aider à se relever, elle lui tendit la main, qu'il saisit, gardant l'autre sur son estomac malmené.

— Moi aussi ! Dites, si nous nous distinguons tous les deux ou si nous demeurons à Antan, bien que je préfère la première solution, vous finirez de m'apprendre à me battre au kenda, j'ai adoré !

— Si nous restons ici, je crains que cela ne plaise pas à Barou.

— Oui, mais comme nous serons sélectionnés, cela ne posera pas de problèmes !

Elle répondit par un rire sans joie. Comment faisait-il pour paraître si sûr de lui, alors qu'elle doutait si souvent de tout ?

— Si nous sommes choisis tous les deux, je vous le promets !

— Bien ! Vous venez boire un verre à mon réfectoire ?

Il le faisait exprès ou il était quand même un peu bête.

— Je n'imagine pas ma présence au milieu des élèves de Barou comme une bonne idée...

Pardon marqua une pause avant de répondre :

— Vous auriez eu raison il y a trois ans, mais aujourd'hui, la teneur de ce qui s'y échange vous surprendrait. Aubin a beaucoup fait évoluer les mentalités à votre sujet, de façon prudente. L'air de rien, il a réussi à susciter la curiosité et, si l'écurie avait été bâtie différemment, vous auriez bénéficié d'un public tous les soirs. Cependant, je comprends que vous refusiez. Alors, peut-être une autre fois cela vous paraîtra-t-il envisageable ? Au revoir, Aila.

Au loin, elle entendit vaguement Elieu annoncer que tous les candidats seraient reçus individuellement au château, mais elle perdit le reste des propos, médusée par ceux de Pardon. Qu'avait donc pu dire Aubin sur elle sans blesser son père ? Comment avait-il pu créer la curiosité à son sujet ? Et quel intérêt y avait-il le soir pour susciter un tel public autour de l'écurie ? Mais oui, il ne pouvait en être autrement ! Ils auraient voulu assister aux entraînements de kenda entre elle et son oncle !

— Magnifique combat, Aila ! Mais tu m'expliques cet échauffement basique au début ? s'exclama Bonneau.

Son expression dut parler pour elle.

— Ah !... Tu n’as pas désiré l’exterminer tout de suite. Je me demande quand même si ton choix stratégique correspondait aux enjeux. Enfin, après, tu étais la reine ! Cependant, j’ai noté quelques petits défauts à corriger. Viens, on va en discuter.

Il la prit par l’épaule, commençant l’énumération des erreurs en question.

— Dis, Bonneau, maintenant, je t’appelle comment ? l’interrompit Aila.

Il se tut. Le silence se prolongea.

— Comme tu veux, Aila. J’ai été ton père quand tu m’appelais Bonneau. Je le serai encore si tu m’appelles papa.

— Alors, va pour... papa. Je vais devoir m’habituer parce que, jusqu’à présent, je n’avais jamais pu utiliser ce mot.

— Va pour papa, ma chère fille.

Il l’étreignit très fort dans ses bras avant de s’éloigner et reprit :

— S’il te plaît, revenons aux fautes que je t’ai mentionnées...

Aila cessa d’écouter, elle verrait cela demain, mais entendre le son de la voix de Bonneau tout près d’elle la rassurait. Elle se sentit heureuse, entière et complètement vivante ! Quelle que soit la façon dont se termineraient les joutes le lendemain, elle avait beaucoup grandi en une journée et, volontairement, elle chassa l’ombre d’Aubin de son esprit pour profiter du moment. Inutile de se monter la tête avec une histoire triste si les choses s’arrangeaient au final. Il fallait juste attendre.

— Aila, tu m’écoutes ?

— Non, Bonn... papa, mais continue à parler quand même ! Et elle éclata de rire.

En fin de soirée, alors qu’elle brossait Lumière, elle entendit un pas résonner dans l’écurie et découvrit, dans la lumière de sa lanterne, Avelin. Il posa sa lampe sur un support avant de se tourner vers elle.

— Bonneau m’avait dit que je vous trouverais là.

Il affichait toujours ce petit sourire au coin des lèvres, pas vraiment moqueur, mais comme en attente de quelque chose...

— Alors, à part vous défendre comme un animal sauvage avec toutes ces armes, que proposez-vous d'autre ?

— Je peux suivre une piste, effacer mes traces ou en créer de nouvelles, tendre des pièges ou les déjouer, soigner...

— Bien, bien... Mais quand vous avez prétendu que vous saviez tout faire, j'avais imaginé des talents un peu plus personnels...

Aila rougit jusqu'aux oreilles. Comment pouvait-il, juste en une seule remarque, la mettre si mal à l'aise ? Elle répliqua :

— Le genre de talents auxquels vous faites allusion, Prince Avelin, je les réserve à ceux que je choisis et vous n'en faites pas partie.

Elle se mordit les lèvres, c'était sorti tout seul. Que venait-elle de rétorquer à son prince ? Elle cligna des yeux avant de se remettre à le regarder. Il souriait, attendant de croiser son regard pour répliquer :

— Quel tempérament, jeune damoiselle ! Au fait, j'étais venu vous chercher pour vous accompagner devant le conseil qui prendra sa décision à la fin de la journée.

Après une dernière caresse, Aila abandonna Lumière et emboîta le pas du prince jusqu'à la salle du château où se déroulait la réunion. Parmi les membres présents, elle reconnut le frère d'Avelin, avec son air sévère, le mage royal ainsi qu'Hamelin, Elieu, Mélinda et, manque de chance, Barou. Avelin rejoignit Hubert tandis, qu'elle s'installait devant eux. Le prince héritier prit la parole :

— Je suis Hubert, fils et représentant du roi Sérain d'Avotour. Avec mon frère, nous écouterons tous les avis et recommandations du conseil, mais au final, notre choix prévaudra. Aila Grand, vous nous avez particulièrement éblouis lors de ces joutes. Qu'auriez-vous à ajouter pour nous prouver que votre talent mérite une place dans notre équipe ?

Elle comprit immédiatement le sens de la question ; Avelin lui avait fait répéter sa réponse quelques instants auparavant :

— Je ne me contente pas de combattre, sire Hubert, je sais aussi effacer des traces, en créer de nouvelles pour attirer dans un piège. J'ai appris les plantes et je fabrique des onguents pour soulager et cicatriser. Je connais l'organisme humain, je peux détecter des fractures, les réduire, masser des muscles ou des tendons douloureux. Je maîtrise les exercices qui requinquent des hommes très fatigués pour repartir malgré tout. Mon sens aigu de l'observation me permet, à votre demande, de vous décrire ce j'aurai aperçu l'espace d'un instant.

— Intéressant... Tournez-vous. Quels sont les vêtements du mage royal ?

— Il a revêtu une robe violette en soie avec un liseré vert aux manches et au col. À son doigt, il arbore une bague dorée avec l'œil des fées, symbole de notre pays.

— Restez retournée. Que portait-il cet après-midi ?

— Une robe gris foncé, toute simple et son anneau argenté, orné de la lune en croissant.

Elle se douta qu'Orian hochait la tête pour confirmer sa description.

— Très bien. Quelles personnes dans la pièce sont restées telles que ce matin ?

— Vous-même et votre frère avez conservé vos habits de la journée, mais vous avez déposé votre poignard, tandis que le prince Avelin l'a gardé comme s'il comptait ressortir et pas vous. Sire Elieu s'est changé et a passé, sur son pantalon noir, le pourpoint pourpre qu'il affectionne le soir pour son confort. Dame Mélinda a juste ôté sa coiffe et remis un châle sur sa longue robe bleue.

Aila entendait des murmures derrière elle. Elle avait perçu le reproche rapide qu'Hubert avait adressé à son frère. Avant d'entrer au conseil, Avelin n'ignorait pas qu'il ressortirait pour

aller chercher quelqu'un, alors qu'il avait lancé la proposition comme si elle n'avait pas été préméditée... Aila avait encore perdu une occasion de se taire. Au point où elle en était, elle ajouta :

— De plus, mon excellente oreille associée à un bon niveau d'analyse me permet de dire que le prince Avelin a trompé tout le monde, sauf le mage royal qui suspectait la supercherie. En revanche, le prince Hubert vient de découvrir la nouvelle fantaisie du benjamin..., conscient que ce n'est pas la première fois et sûrement pas la dernière. Cependant, dans le même temps, il préférerait qu'il arrête de manigancer ses coups en douce...

Aila comprit au silence qui tomba derrière son dos qu'elle avait dépassé les limites de la bienséance due à la famille royale.

— Retournez-vous, Aila, enjoignit Orian, j'apprécie grandement vos talents d'observatrice... Pour quelles raisons ne devrions-nous pas vous sélectionner ?

— Parce que je parle trop, peut-être... Enfin, cela n'a pas toujours été le cas. Hamelin, sire Elieu et dame Mélinda vous le confirmeront... Parce que je suis une fille et que je n'ai que seize ans... Parce que si vous me choisissez, cela posera probablement des problèmes de cohésion d'équipe si je me retrouve avec des personnes comme Hector Plantu.

— Bien. Quels autres concurrents trouvez-vous dignes de faire partie du groupe que nous allons former ?

— Pardon Juste ! Incroyable combattant, rapide, efficace, fin stratège et sans points faibles ou presque.

Elle n'hésita pas non plus pour le suivant :

— Aubin Grand. Encore jeune, mais déterminé. De plus, il progresse de jour en jour.

— Le présentez-vous parce qu'il s'agit de votre ex-frère ?  
coupa Orian.

— Oh ! non, mage royal, loin de moi cette idée ! Aussi excellent archer que cavalier, sa compétence ne s'arrête pas là. Son tempérament extrêmement posé peut enfin empêcher des esprits irréfléchis de se jeter dans un piège, car il voit loin.

— Bien. Merci pour vos réponses, Aila Grand. Rendez-vous demain à la troisième cloche dans la cour du château.

Aila se retira, certaine d'avoir misérablement échoué, mais, si au moins, elle avait pu sauver Pardon et Aubin, elle aurait servi une noble cause. Quand elle rentra dans la maison, Bonneau leva la tête. Elle lui adressa un sourire triste avant de se diriger vers son lit. Elle n'avait pas envie de parler et il respecta son silence. Elle resta assise un long moment, immobile, le cœur lourd, puis finit par se déshabiller et se coucher pour s'endormir dans un sommeil sans rêves.

*Pour connaître la suite... retrouvez Aila sur [UPublisher.com](http://UPublisher.com), sur Amazon ou sur iBookstore.*